UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1945-1946. — N° 4

PUBERTÉ. ET DÉTERMINISME SEXUEL

PERSPECTIVE D'UNE ÉDUCATION SEXUELLE RATIONNELLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le mercredi 7 novembre 1945

PAR

Paul-Émile MATIGNON

Diplômé d'Etudes supérieures médicales d'Education physique

Né à COGNAC (Charente), le 3 août 1918

Examinateurs de la Thèse

MM. JOULIA, professeur ..... *Président*

VIZIOZ, professeur .....

RIVIERE, professeur ..... *Juges.*

MAGENDIE, agrégé .....

BORDEAUX

IMPRIMERIE LIBRAIRIE DELMAS

6. Place Saint-Christoly, 6

1945

MATIGNON (Paul-Emile)

Puberté et déterminisme sexuel. Perspective d'une éducation sexuelle rationnelle. — Bordeaux, Delmas, 1945. In-8°, 79 p.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 4.)

MATIGNON (Paul-Emile)

Puberté et déterminisme sexuel. Perspective d'une éducation sexuelle rationnelle. — Bordeaux, Delmas, 1945. In-8°, 79 p.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 4.)

MATIGNON (Paul-Emile)

Puberté et déterminisme sexuel. Perspective d'une éducation sexuelle rationnelle. — Bordeaux, Delmas, 1945. In-8°, 79 p.

(Thèse Médec. Bordeaux. 1945-1946. N° 4.)

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1945-1946. — N° 4

PUBERTÉ ET DÉTERMINISME SEXUEL

PERSPECTIVE D'UNE ÉDUCATION SEXUELLE RATIONNELLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le mercredi 7 novembre 1945

PAR

Paul-Émile MATIGNON

Diplômé d'Etudes supérieures médicales d'Education physique

Né à COGNAC (Charente), le 3 août 1918

Examinateurs de la Thèse

MM. JOULIA, professeur ..... *Président*

VIZIOZ, professeur .....

RIVIERE, professeur ..... *Juges.*

MAGENDIE, agrégé .....

BORDEAUX

IMPRIMERIE LIBRAIRIE DELMAS

6. Place Saint-Christoly, 6

1945

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. DUPÉRIÉ.

ASSESSEUR : M. LABAT.

PROFESSEURS HONORAIRES :

M. DENIGÈS, BEILLE, DUPOUY, A. MANDOUL, PETGES, GUYOT, ABADIE, ROCHER, LANDE, DUVERGEY, CARLES.

PROFESSEURS :

	MM.		MM.
Clinique médicale	N.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	N.
Clinique chirurg. et gynécol.	N.	Clinique ophtalmologique	BEAUVIEUX.
Clinique chirurgicale	PAPIN.	Clinique chirurg. inf. et orthop.	LOUBAT.
Clinique d'accouchements	RIVIÈRE.	Clin. des maladies infectieuses	DAMADE.
Anatomie pathol. et microsc. clin.	DE GRAILLY.	Chimie biologique et médicale	MACHEBOEUF.
Anatomie	VILLEMIN.	Physique méd. et pharmaceutique.	N.
Anatomie générale et histologie.	G. DUBREUIL.	Méd. col. et clin. mal. exotiques.	BONNIN.
Hygiène	LEURET.	Clin. malad. cutanées et syphilit.	JOULIA.
Médecine légale et déontologie	DERVILLÉE.	Clin. des mal. des voies urinaires.	DARGET.
Electroradiol. et clin. d'él. médic.	RÉCHOU.	Clin. mal. nerveuses et mentales.	DELMAS-MARSALET.
Chimie	CHELLE.	Clin. d'oto-rhino-laryngologie	N.
Botanique et matière médicale	GOLSE.	Toxicologie et hygiène appliquée.	LABAT.
Pharmacie	VITTE	Hydrologie thérap. et climatol.	CREYX.
Physiologie	FABRE.	Clinique odonto-stomatologique.	DUBECQ.
Clin. méd. des mal. des enfants.	FONTAN.		

PÉRY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). CHARRIER (Chirurgie générale). FAUGÈRE (Obstétrique).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie	DUFOUR.	Chirurgie générale	POUYANNE.
Physiologie	FRANCK.	Obstétrique	N.
Médecine générale	PIÉCHAUD.	id.	MAHON.
id.	N.	Ophtalmologie	N.
id.	N.	Oto-rhino-laryngologie	DESPONS.
id.	BROUSTET.	Dermatologie et syphiligraphie	N...
id.	N.	Physique médicale	N...
id.	SARIC.	Chimie gén. pharm. et toxicol.	CASTAGNOU.
id.	DUBARRY.	Histoire natur. pharmaceutique	GIRARD.
Chirurgie générale	N.	Pharmacie	MESNARD.
id.	MASSÉ.	id.	N.
id.	N.	Histoire natur. méd. et parasitol.	R. MANDOUL.
id.	MAGENDIE.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire	MASSÉ.	Cryptogamie	GIRARD.
Accouchements	MAHON.	Pharmacie galénique	MESNARD.
Puériculture	FAUGÈRE.	Bactériologie	MOUREAU.
Zoologie et parasitologie	R. MANDOUL.	Physiologie	Mlle ROUGIER.
Législation pharmaceutique	POPLAWSKI.	Chimie biologique	TAYEAU
Ophtalmologie	N.	Parasitologie et biologie appliqu.	PAUTRIZEL.
Anatomie	J. BEAUVIEUX	Pathologie chirurgicale	J. VILLAR.
Chimie minérale	CASTAGNOU.	Pathologie chirurgicale	J. CHAVANNAZ.
Botanique	GIRARD.		

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A MON PERE — A MA MERE

C'est en vous aimant que j'ai appris la joie de connaître la vérité.

(R. N. TAGORE.)

Comment leur rendras-tu ce qu'ils t'ont donné ?

(*Eccl.*, VII, 28.)

A TOUS LES MIENS

A TOUS MES AMIS

ET EN PARTICULIER :

LE DOCTEUR ROBERT VOISIN

LE DOCTEUR ROBERT ETCHEVERRIGARAY

JEAN PEYRADE

J. et Y. MICHELET

HENRY TACHOIRES

A LA MEMOIRE DE MICHEL PÉROTIN

Capitaine au 11e Cuirassiers,
Croix de guerre.

MORT POUR LA FRANCE LE 21 AOÛT 1944.

AU R. P. CHRISTIAN GALTIER, O. F. M.

AUX ETUDIANTS CATHOLIQUES DE BORDEAUX

ET

AU R. P. VALETTE, O. P.

A MES FRERES ROUTIERS DU CLAN ALBERT-LE-GRAND

Formons de nos mains qui s'enlacent
Une chaîne d'amour,
Car Dieu qui nous voit tous ensemble
Saura nous réunir.

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A Monsieur le Docteur François LEURET

Médecin des Hôpitaux,
Chef de Laboratoire à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,

Qui nous a inspiré ce travail. En le remerciant, avec une respectueuse affection, de l'exemple qu'il nous a donné, de la valeur professionnelle et humaine unie aux qualités morales et spirituelles.

A Monsieur le Professeur agrégé MAGENDIE

Chirurgien des Hôpitaux,
Croix de guerre 1939-1940.

Qui nous initia avec patience à la chirurgie et nous enseigna par l'exemple l'amour du malade.

A Monsieur le Professeur M. RIVIÈRE

Professeur de Clinique d'accouchements,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier d'Académie.

Humble témoignage de notre reconnaissance pour l'intérêt bienveillant qu'il nous a toujours témoigné.

A Monsieur le Professeur VIZIOZ

Doyen de la Faculté de Droit de Bordeaux,
Officier de l'Instruction publique.

En hommage d'une profonde admiration et d'un respectueux attachement au doyen qui a accepté d'associer sa haute autorité morale à celle de ses collègues médicaux.

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur JOULIA

Professeur de Clinique des Maladies cutanées et syphilitiques,
Officier d'Académie.

En le remerciant de l'honneur qu'il nous a fait de présider à la soutenance de cette thèse et de l'accueil si compréhensif qu'il nous a réservé.

PUBERTÉ ET DÉTERMINISME SEXUEL

PERSPECTIVE D'UNE ÉDUCATION SEXUELLE RATIONNELLE

INTRODUCTION

> Cent escholiers ont pris la vérole avant d'être arrivés à leur leçon d'Aristote sur la tempérance.
>
> MONTAIGNE.

François Mauriac, dans un de ses romans, nous présente une mère, très aimante, scrupuleusement fidèle à ses devoirs d'éducatrice, s'apercevant qu'un nuage assombrissait les traits candides de son enfant : « Le regard était fuyant; des songes inconnus s'y dérobaient; un désir se cachait, comme ces poissons qui entènèbrent l'eau et filent. » Mais elle ne s'avouera pas que l'amour a déjà troublé son grand garçon. « Elle parlait du même ton qu'autrefois, sans imaginer qu'il pût être un autre que ce petit garçon dévot, que cet adolescent chaste; ... à mille lieues de nourrir un soupçon touchant les mœurs de son fils... »

C'est ainsi que beaucoup de parents semblent étrangement oublieux de leur passé. Tout ce qu'ils ont ressenti lorsqu'ils étaient enfants ou adolescents touchant la sexualité semble être complètement passé de leur mémoire.

Certains sont sincères. Et nous pensons ici surtout à des familles profondément religieuses.

Mais d'autres écartent volontairement ces préoccupations : c'est la conspiration du silence. Et de baisser la voix d'un demi-ton lorsque de tels sujets arrivent dans la conversation devant les enfants. La sexualité est un sujet tabou. Morale de la « feuille de vigne ».

Autrefois, lorsqu'elle était faite, l'initiation sexuelle consistait à révéler à l'adolescent seulement, et le plus tard possible, avec le maximum de solennité et lorsque les circonstances sociales le rendaient pour ainsi dire indispensables, d'un seul coup, quoique en termes embarrassés, toutes les notions intéressant la vie sexuelle.

On y joignait toute une série de menaces sur les risques auxquels peut exposer l'exercice de cette fonction.

De deux choses l'une : ou bien l'adolescent était parfaitement renseigné, donc inutilité de cette pénible séance, ou bien c'était la révélation brutale, avec les inconvénients de ce choc (dégoût ou désir violent d'usage...) et même l'association définitive dans son esprit de l'idée de vie sexuelle avec les risques de contamination vénérienne. Cela pouvait expliquer certains cas de frigidité ou de perversion.

Puis la question sexuelle fut à l'ordre du jour. Congrès scientifiques, associations familiales, petits livres de vulgarisation, etc.

C'est ainsi que, dès 1923, le Congrès international de propagande d'hygiène sociale et d'éducation prophylactique et morale décomposait ainsi l'éducation sexuelle :

« Elle comprend trois facteurs d'une égale importance :

» 1° L'éducation de la conscience morale;

» 2° L'éthique des questions sexuelles;

» 3° La connaissance de la vie et de ses lois. »

(Il avait fallu que le Gouvernement de l'Uruguay nous envoyât une déléguée pour nous apprendre « l'éthique des questions sexuelles » !)

Plus loin, ce même Congrès nous gratifiait de cette admirable prose :

« 2° Vœu : 1. L'instinct sexuel, le plus élevé de tous les

instincts, étant donné qu'il assure la pérennité de l'humanité, le plus puissant, car il mène le monde passé de la sauvagerie et resté jusqu'à présent à l'état de barbarie, doit être civilisé. »

Trêve de plaisanterie.

En abordant une fois de plus l'étude de la question sexuelle, il est naturel de se demander si cet examen est utile et opportun. Ce problème est vieux comme le monde. Il ne peut recevoir de solution nouvelle : la nature humaine n'a point changé, les lois morales restent immuables et aucune erreur ne se fait jour en ce domaine qui ne soit connue et réfutée depuis longtemps.

Cependant, « si le mal en cette matière n'est point nouveau, si d'autres époques, avant la nôtre, ont connu des vagues d'immoralité tout aussi importantes que celle que nous traversons, il faut reconnaître que l'erreur, sous des aspects, par des moyens nouveaux, a atteint une extension qui constitue pour notre civilisation un véritable péril » (Dr Gœdseels).

Le monde est devenu l'esclave de la sexualité. La licence des mœurs s'est installée dans tous les milieux et la plupart des familles. La prostitution est de plus en plus provocante. La société elle-même a multiplié les occasions de dérèglements par l'émancipation de la jeunesse, de la jeune fille, de la femme. On revendique publiquement et sans pudeur le droit de tous à un amour physique, sans limite et sans frein, tandis que les unions demeurent volontairement stériles et que les foyers se dépeuplent.

Toutes les forces se liguent pour diffuser le mal. La presse, la littérature, le théâtre, le cinéma, la science matérialiste, le naturisme provocant, s'accordent pour exalter les sens. Les pouvoirs publics, certaines autorités morales même, se font les complices bienveillants de l'erreur en tolérant ou en approuvant l'anticonception, la stérilisation, l'avortement, l'adultère, le divorce.

« On pourrait dire, sans grand paradoxe, que le vice d'hier est considéré comme vertu aujourd'hui. » Et ce serait, en

réalité, rendre assez bien l'esprit de la conception actuelle en matière sexuelle. « Ne prétend-on pas que l'instinct génésique est une fonction qui réclame impérieusement la satisfaction, comme le boire et le manger; que les lois morales sont des contraintes arbitraires qu'il est impossible ou déraisonnable de respecter, puisqu'elles s'opposent aux aspirations naturelles, physiologiques de l'être humain; que cet instinct ne peut être emprisonné dans le cadre étroit du mariage, ou tout au moins du mariage indissoluble; que l'acte sexuel enfin doit pouvoir être posé en toute indépendance, sans devoir être subordonné à la procréation. Et n'en est-on pas arrivé, non seulement à condamner les lois morales, mais à les accuser d'avoir, par leur opposition aux principes naturels, arrêté l'épanouissement physique et psychique de l'homme, et même d'avoir, très artificiellement, fait naître le mal en lui ? » (Dr Gœdseels.)

Cependant, devant l'excès même du mal, une réaction se dessine vers le bien. De nombreux esprits sont inquiets.

C'est pourquoi il nous a paru opportun de dire ici ce qu'à notre avis peut être et doit être l'éducation sexuelle à la lumière de nos connaissances scientifiques actuelles.

Nous essaierons de le faire avec bon sens, sachant que nous n'apporterons rien de neuf à ce problème, que le concours d'une voix de plus à toutes celles, infiniment plus autorisées, qui s'élèvent sur ce sujet.

Nous nous excusons de ce que le temps — limité par des circonstances impérieuses — dont nous avons disposé ne nous a permis qu'une vue d'ensemble très sommaire sur ce délicat problème. Il aurait, certes, mérité des développements plus nourris.

CHAPITRE PREMIER

CONSTATATIONS PHYSIO-PSYCHOLOGIQUES

L'étude des fonctions sexuelles est en pleine évolution. L'endocrinologie est venue révolutionner nos notions à ce sujet. La conception évolutive de la sexualité est d'origine récente. Mais même l'histologie et l'embryologie des organes reproducteurs donnent lieu à des discussions passionnées entre spécialistes. (Cf. *Embryologie humaine*, du Prof. G. Dubreuil, éd. 1941.) Nous n'aurons garde d'avoir l'outrecuidance de vouloir trancher les différends. D'autant plus que, loin de vouloir résumer nos connaissances histologiques, physiologiques, psychologiques à ce sujet, nous ne voulons qu'indiquer quelques aspects du problème qui éclairent notre conception de l'éducation sexuelle.

I. — Quelques aspects physiologiques.

La glande génitale, au début, est indifférente. L'examen de l'ébauche embryonnaire primitive ne permet pas de dire vers quel sexe elle évoluera. De cette ébauche embryonnaire, il faut aboutir anatomiquement, histologiquement et physiologiquement au stade parfait d'évolution des organes génitaux. Il faut que les spermatozoïdes et les ovules puissent se rencontrer, se conjuguer dans des conditions favorables, pour que l'œuf produit puisse se développer et recommencer le cycle.

Cela exige des conditions :

— d'ordre anatomique : appareils qui conduiront les gamètes l'un vers l'autre;

— d'ordre physiologique : formation, maturation, éclosion,

maintien en vie des éléments fécondants, enfin transport au contact l'un de l'autre.

Or, cette fonction physiologique est assurée par l'appareil génital lui-même, mais aussi par de nombreux organes situés en divers points de l'organisme et qui règlent cette délicate fonction.

Les hormones ayant pour origine les organes sexuels sont maintenant bien connues et individualisées. Elles règlent à distance tout ce qui doit contribuer à l'aboutissement de la fonction sexuelle.

Mais les glandes sexuelles sont en étroite relation, par voie hormonale et par voie nerveuse, avec diverses glandes à sécrétion interne fort éloignées d'elles anatomiquement, qu'elles influencent dans leur fonctionnement autant qu'elles sont influencées par elles (essentiellement hypophyse, thyroïdes, surrénales); elles sont également en relation avec diverses parties du système nerveux végétatif (ortho et parasympathique) et cérébro-spinal (centres hypothalamiques).

« On considère même à l'heure actuelle que l'hypohyse et les centres hypothalamiques représentent le foyer originel de toute énergie destinée à la fonction de reproduction; de là partent les hormones qui permettent l'évolution, la maturation et le maintien en activité des gonades; de là partent des stimuli de diverses natures qui influencent primitivement leur fonctionnement. De là partent aussi les éléments nécessaires à l'évolution et à la régulation des glandes dont nous avons parlé ci-dessus et qui interviennent indirectement dans la fonction de reproduction. L'hypophyse et les centres hypothalamiques doivent donc être considérés comme le *primum movens* de la fonction sexuelle. » (Dr Arthus.)

Cette fonction n'est donc pas physiologiquement localisée dans les organes génitaux. Tout l'organisme y participe; tout l'organisme est influencé par elle. « Tota mulier in utero », disaient les anciens...

Cela veut dire que l'éducation sexuelle, que nous allons envisager, loin de se limiter à un rôle d'information anato-

mique et physiologique — voire même hygiénique — ne saurait se concevoir que comme une partie de l'éducation générale. En matière d'éducation, il ne saurait y avoir de cloisonnement. (En matière de science non plus, sous peine de produire des « monstres ».)

D'autre part, ce n'est pas brusquement qu'apparaissent les phénomènes de la puberté, qui sont la conséquence de la maturation des glandes sexuelles. Les prodromes de cette période sont bien connus. Mais les gonado-stimuline, dont l'action sera essentielle à partir de la puberté, n'apparaissent pas subitement. Elles existent déjà chez l'enfant (tout au moins la gonado-stimuline A, qui a une action sur le tissu germinal chez l'homme et sur la croissance du follicule chez la femme). Le testostérone existe depuis la naissance dans l'urine des jeunes garçons; en quantité bien inférieure à celle que l'on trouvera après la puberté, certes, mais il existe. De même la folliculine chez la femme.

Des travaux récents (de Brindeau et Hinglais, Aron, Smith et Engle) ont montré que la gonado-stimuline infantile ne devient active que lorsque l'ovaire a atteint un certain développement. On ne peut déclencher expérimentalement une puberté prématurée qu'à partir d'un certain âge de la femelle. « Au-dessous d'un certain âge, la fillette ne peut donc probablement pas réagir à sa propre gonado-stimuline, parce que ses ovaires sont insuffisamment évolués. » (Dr Rivoire.)

Qu'est-ce à dire, sinon que l'éducation sexuelle, pour respecter la nature, ne devra pas survenir brusquement. Au contraire, il faudra qu'elle progresse de la naissance à la pleine maturation postpubertaire, suivant l'évolution de l'individu. Evolution qui se traduira extérieurement, surtout par son comportement psychique.

Enfin, un dernier enseignement à tirer de l'endocrinologie sexuelle vient de cette constatation que les hormones sexuelles mâles et femelles ne se trouvent pas uniquement chez le sexe correspondant. La femme possède une certaine quantité de testostérone et l'homme une part de folliculine et de

lutéine. La sexualité adulte normale résulte d'un équilibre entre les hormones de son sexe, de beaucoup prépondérantes, et celles du sexe opposé. Si l'on joint à cela le fait que l'embryon humain, à l'origine, est bisexuel et possède une aptitude à évoluer vers l'un ou l'autre sexe, on peut conclure : lors de l'évolution embryonnaire, l'un des deux sexes possibles prend le pas sur l'autre et étouffe en apparence tout ce qui appartient au sexe opposé, ce qui lui crée son sexe propre et défini. « Mais les éléments de l'autre sexe, pour étouffés, inhibés qu'ils sont et restés à l'état latent, n'en existent pas moins et sont susceptibles de réapparaître si certaines conditions sont réalisées, notamment si ce qui maintient la polarité sexuelle accusée vient à s'atténuer et à disparaître. » (Dr Arthus.)

Lorsqu'on a découvert les hormones sexuelles, sécrétées par le testicule et l'ovaire, on a cru d'abord à leur spécificité absolue et qu'elles étaient nettement opposées les unes aux autres, comme le sont leurs effets physiologiques. Or, ce point de vue a été modifié depuis. L'étude de leur structure chimique a montré qu'elles diffèrent en somme relativement peu et que l'on peut passer des unes aux autres par des transformations chimiques de l'ordre de celles qui se produisent couramment dans l'organisme. Toutes sont des dérivés de la stérine. De plus, il existe une série continue de corps chimiquement définis qui relient les hormones très nettement « féminisantes » à celles très nettement « masculanisantes ». Certains d'entre eux possèdent un pouvoir ambivalent. Injectés à l'animal castré, ils déterminent l'apparition de caractères intersexuels, ce qui jette un jour tout nouveau sur cette partie de la biologie. Il faudra peut-être revoir toute notre conception des états intersexuels.

Lorsque, chez des individus, dont les caractères sexuels primaires et secondaires sont nettement définis et bien différenciés, survient une anomalie de comportement psycho-sexuel, on parle de « névrose de fixation », ce qui veut dire que l'individu, au lieu d'abandonner le stade de son développement

par lequel il a normalement passé, mais qu'il aurait dû aussi normalement abandonner, n'a pas laissé remplacer ce stade par un autre plus évolué. Il y a défaut de fixation.

En somme, la polarité psychique sexuelle est ici mal définie et insuffisamment puissante pour entraîner l'individu vers des réactions normales. Cet état a sûrement des analogies avec les faits d'intersexualité d'ordre hormonal, malgré qu'il n'y ait de décelable aucun trouble morphologique et physiologique; « macroscopiquement », pourrait-on dire.

Et cela pourra nous amener à modifier notre diagnostic et notre thérapeutique, ainsi que notre conception du rôle de la volonté, chez tous les sujets présentant de l'homosexualité, à quelque degré que ce soit.

II. — Quelques aspects psychologiques.

Quand on aborde les problèmes de sexualité infantile, on ne peut manquer de rencontrer les travaux de Freud et de son école. C'est une littérature innombrable...

L'idée maîtresse de Freud est de faire remonter l'origine des névroses à l'enfance, et ceci par perturbation ou refoulement de l'instinct sexuel; ou, mieux, « de cette libido, activité assez mal définie, que l'on pourrait comparer à « l'élan vital » de Bergson, et qui serait pour ainsi dire l'élan vers la jouissance sous quelque aspect que celle-ci se présente » (Dr d'Espiney). (Toute cette partie est d'ailleurs fortement inspirée de cet auteur.)

Or, Freud traite le nourrisson de « pervers polymorphe ». Il serait déterminé par cet instinct sexuel. Le sein maternel est la première volupté, par la succion et la pénétration du chaud liquide nourricier dans son organisme; puis le doigt arrive comme succédané du sein. « Freud admet la constitution de zones érogènes diffuses, et bien plus tard seulement s'affirme le primat des organes génitaux. » (Id.) Ainsi seraient générateurs de volupté : la défécation, l'émission d'urine, le bercement, les frottements que le bébé provoque dans ses langes, etc.

« L'acte qui consiste à sucer le sein, écrit Freud, devient le point de départ de toute la vie sexuelle, l'idéal jamais atteint de toute satisfaction sexuelle ultérieure, idéal auquel l'imagination aspire..., et je ne saurais vous donner une idée assez nette de l'importance de ce premier objet pour toute recherche ultérieure d'objets sexuels, de l'influence profonde qu'il exerce dans toutes ses transformations et substitutions, jusque dans les domaines les plus éloignés de la vie psychique... Toutes les zones érogènes ne sont pas également efficaces, aussi est-ce un événement important dans la vie de l'enfant lorsque, à force d'explorer son corps, il découvre les parties particulièrement excitables de ses organes génitaux, et trouve ainsi le chemin de l'onanisme. »

Cette citation résume assez bien l'idée que l'école freudienne se fait des débuts de la sexualité. Cette école s'est livrée à bien d'autres analyses et souvent fort fantastiques. N'a-t-on pas découvert que l'enfant se servirait de ses matières fécales comme « cadeau » pour distinguer les personnes qu'il apprécie !

Une notion pour le moins étrange est celle qu'a développée Rank et qui est intéressante en raison des rapports de la sexualité et de l'angoisse. Il s'agit du « traumatisme de naissance », qui consiste en ceci : « Alors qu'il était installé bien confortablement au chaud et au repos dans la cavité utérine, après une traversée plus ou moins difficile, l'enfant se sent brutalement projeté tout nu au contact du monde extérieur, qui le heurte de partout. L'air pénètre dans les poumons, et les cris traduisent cette souffrance que l'on peut déjà qualifier d'angoisse. » (Dr d'Espiney.)

Et Rank prétend que l'homme passe toute sa vie dans le regret inconscient de ce bonheur perdu et cherche à le retrouver par de multiples tentatives.

Dans la période de la seconde enfance, les freudiens veulent trouver à toute force le fameux « complexe d'OEdipe », l'une de leurs découvertes les plus scabreuses.

L'on connaît le mythe d'OEdipe, le héros amené par l'im-

placable destin à devenir le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. « Or, Freud fait une des pièces centrales de son système, de la fixation que l'on trouve souvent dans le fils pour sa mère et dans la fille pour son père. Il y voit une tendance incestueuse nette et profonde, tendance qui peut aussi se manifester entre frère et sœur. » (Id.)

Nous ne pouvons entrer dans la discussion de cette question. En tout cas, fait remarquer Kretschmer (cité par le Dr d'Espiney), « les complexes dans le genre de celui d'Œdipe, et beaucoup d'autres conflits analogues qui se déroulent au sein de la famille, présentent pour le médecin une grande importance, qu'ils doivent précisément au fait qu'au lieu de se manifester avec une impérieuse brutalité, comme dans la légende, ils travaillent sournoisement, insidieusement, à miner les rapports affectifs entre les membres d'une famille, à compliquer, à rendre difficile la vie en commun, sans qu'ils se rendent compte de la force souterraine dont ils sont victimes. Quant à savoir s'il s'agit là d'une situation dominée par les sentiments sexuels proprement dits, c'est une question à laquelle chacun pourra répondre selon la conception plus ou moins large qu'il se fait de la sexualité. » Cette opinion calme et modérée d'un homme de valeur s'éloigne des aberrations de beaucoup de disciples de Freud, qui dépassent encore la pensée de leur maître et ne connaissent plus de frein à leurs interprétations les plus hasardeuses des actes les plus simples.

La clef des songes freudienne est très riche. Les rêves de serpents, de petits animaux, auraient une interprétation nettement sexuelle.

Les jeux ont été explorés : la poupée serait le fœtus rêvé dans l'inconscient; le jeu de cache-cache représenterait la séparation d'avec la mère, etc.

Tout cela est fort discutable. La fantaisie (pour ne pas dire plus) peut trop facilement se glisser dans ces interprétations pour que nous les acceptions en bloc.

Mais nous pouvons retenir cette notion générale très importante :

L'on est beaucoup trop cantonné dans la théorie commode d'une sexualité faisant éclosion brusquement à un âge x et, jusqu'à cette date fatidique, inexistante.

Tous les travaux modernes de physiologie sexuelle montrent que cette fonction est de longue date préparée et se développe progressivement.

Il faut que l'éducateur soit en éveil sur les manifestations précoces de cet instinct et puisse le reconnaître sous les masques qui le dissimulent souvent.

CHAPITRE II

DEFINITION

> Ce n'est pas la nature, mais l'imperfection humaine, qui met de l'obscénité dans les parties.
>
> (Ruffin, moine.)

Il nous faut en premier lieu définir ce que nous entendons par éducation sexuelle.

I. — Ce qu'elle n'est pas.

a) *Initiation sexuelle.* — Nous parlons d'éducation, et non pas d'initiation sexuelle. Initiation est à notre sens trop restreint. Les seules notions anatomiques, physiologiques et hygiéniques qu'elle suppose ne peuvent nous satisfaire. Il n'y aurait pas de raison alors de ne pas faire figurer ces connaissances dans le programme scientifique. Pourquoi « l'œuvre de chair » ne figurerait pas dans l'enseignement au même titre que les fonctions digestives ? Ceci n'est pas plus noble que cela. Pourquoi, dans le système uro-génital, l'urine seule a droit de cité dans nos programmes d'instruction ?

Nous avons sous les yeux le texte d'une conférence de ce style (auditoire de jeunes filles) : « Mesdemoiselles... qu'y a-t-il dans votre petit bassin ? Si l'on vous ouvre le ventre, pour regarder d'en haut, et si l'on enlève les intestins... » Ce ton règne jusqu'à la dernière ligne ! Pas un mot qui puisse faire soupçonner que le pauvre « homo sapiens » se distingue tout de même en ses foncions du commun des quadrupèdes !

Cette façon de traiter le problème de la vie ne sera pas la

nôtre. Malgré la ressemblance des organes, l'homme n'est pas un animal. Dans sa fonction de générateur entre en jeu bien autre chose que ses viscères. Ils ont un rôle. Mais ne voir qu'eux, les présenter tellement séparés qu'on soit tenté de ne voir qu'eux, c'est déformer la réalité humaine.

b) *Enseignement antivénérien.* — Une autre erreur, qui minimise aussi le problème, est de confondre l'éducation sexuelle avec l'enseignement antivénérien cher à nos casernes. « Pour celui-ci, il s'agit de diminuer la morbidité et la mortalité françaises en s'attaquant aux maladies vénériennes et à leurs conséquences. Ce faisant, on accroîtra la force productive du pays en diminuant considérablement le nombre des maladies, des invalidités, des morts prématurées; on fera disparaître une grande cause de stérilité involontaire, on diminuera la mortalité infantile et la mortinatalité. Tel doit être le but de l'enseignement antivénérien. Ce n'est guère qu'à partir de 16 ans que les jeunes garçons contractent les maladies vénériennes; il serait prématuré d'entreprendre plus tôt l'instruction des adolescents à cet égard. Mais à cet âge on peut l'aborder en supposant le problème sexuel résolu, au moins dans ses données théoriques. Il est alors essentiel de mettre l'adolescent en garde contre le danger qui le menace le jour où il voudra mettre en pratique les données théoriques antérieurement acquises. » (Dr Jullien.)

Tout ceci est insuffisant. L'éducation sexuelle est beaucoup plus vaste : dans le temps, car elle commence dès la première enfance, comme nous le verrons; en étendue ensuite, car, loin d'être limitée à cet enseignement purement scientifique, elle embrasse quantité de notions morales, sociales et religieuses.

II. — Définition.

« L'éducation sexuelle est celle qui, scientifiquement, moralement, socialement (et religieusement), prépare et aide l'adolescent à vivre pleinement et sainement sa vie sexuelle normale, qui est la vie familiale. »

Telle est la définition à laquelle nous nous rangeons. Elle nous semble complète et efficace de par les moyens qu'elle prétend employer (science morale, sociologie, religion) et son but : l'adolescent instruit sainement de cette nouvelle fonction pour en user sainement.

D'ailleurs, voici à titre d'exemple celle donnée par un Congrès d'hygiène sociale tenu à Paris en 1923.

« L'éducation sexuelle est l'action pédagogique qui tend à soumettre l'instinct sexuel à l'action de la volonté sous le contrôle de l'intelligence instruite, consciente et responsable. »

Remarquons-y cette action de la volonté à laquelle doit être soumis l'instinct sexuel. Cependant, cette définition passe sous silence un élément à notre avis essentiel de cette éducation : la morale.

« Quel sera le principe fondamental de cet enseignement ? La morale », dit le Professeur Gougerot. Or, cette « intelligence instruite, consciente et responsable » n'est qu'une façade devant la peur des mots. C'est un jargon à prétention scientifique et à effet de tribune. Il est vrai que cette définition date de 1923. Depuis, nous avons tellement entendu parler de valeurs spirituelles et morales à restaurer, et par les gens les moins suspects sur ce terrain-là, que Messieurs les Délégués ne reculeraient peut-être pas devant ce terme.

Que serait en effet un enseignement d'ordre exclusivement anatomique et physiologique, même contrôlé par une « intelligence consciente » ?

Quelle serait sa valeur éducative ?

Tout enseignement sexuel, s'il veut avoir une efficacité morale, doit aboutir à donner à l'enfant un grand respect pour l'œuvre splendide de la paternité et de la maternité, l'emplir d'admiration pour ce rôle de père et de mère dont il devient capable; lui faire prendre le goût des responsabilités nouvelles qu'il assume. Et cela ne peut s'obtenir simplement à coups de détails anatomiques.

De plus, cet instinct sexuel intéresse au premier chef la

race humaine, puisqu'il est fonction de son développement. C'est pratiquement vouer la société à la décadence que d'abandonner les relations sexuelles à la licence des aspirations individuelles. La vie sociale exige que l'homme domine ses instincts personnels pour les plier aux exigences de la vie collective.

De la maîtrise de l'homme sur ses puissances corporelles et instinctives dépend le bon fonctionnement de la vie en commun, et c'est pourquoi une société qui prétend ériger en principe la liberté individuelle et la jouissance personnelle tourne pratiquement le dos à la vraie civilisation.

« Sous prétexte de libérer l'individu des entraves qui lui étaient imposées par la religion, les défenseurs de l'autonomie individuelle sont venus affirmer que l'homme n'était responsable de ses actes que devant sa conscience personnelle. Il en est résulté un élargissement indéfini des exigences et des scrupules de cette conscience et un oubli à peu près total des devoirs qu'imposent à chacun les lois qui président au développement moral de la société humaine... Le bon plaisir individuel a remplacé les exigences de la loi morale, et, sous prétexte de faciliter à l'individu son développement intégral, on a supprimé d'un trait les règles de la morale sexuelle et les lois de la société familiales. » (Abbé Viollet.)

Voilà pourquoi une éducation sexuelle ne peut être une éducation que si elle ne se contente pas de faits scientifiques, mais fait intervenir à sa place la morale.

Dans notre définition, nous avons mis « et religieusement », parce que, pour les sujets religieux, cette morale dont nous parlons trouve son fondement dans leur religion. Tel n'est pas notre dessein de rechercher la valeur d'une morale « laïque », areligieuse. Elle existe. Nous en connaissons des exemples. Donc, quand nous parlons de morale, c'est en un sens très large, sans faire acception d'un système philosophique particulier. S'il nous est cependant permis de donner notre opinion personnelle, c'est que seule la religion a su discipliner l'instinct sexuel, parce que seule la religion peut prescrire ou défendre avec efficacité.

Quoi qu'il en soit, nous découvrons que cette éducation est quelque chose de très vaste et de très délicat.

Donc, il n'est pas permis de la laisser au hasard.

III. — Pourquoi cette éducation.

Mais, au fait, pourquoi cette éducation ?

Certains moralistes austères, habitués à contempler les choses de très haut, trouvent ces préoccupations excessives et y verraient volontiers une nouvelle cause du fléchissement de la moralité.

A côté d'eux, des sceptiques irréductibles sourient. La prétention d'endiguer l'instinct sexuel leur paraît singulière. Il y a eu de tout temps des maladies vénériennes. On les soigne, tout n'est-il pas pour le mieux ? Un vieux praticien chenu et riche d'expériences n'a-t-il pas soutenu qu'une « vieille vérole », pas trop soignée, était un gage de longévité ?

Cette superbe inconscience, cette indifférence ironique, sont inadmissibles, alors que nous connaissons le formidable danger des maladies vénériennes, ce qui nous donne le devoir non seulement de les combattre, mais de les prévenir. Et ce péril vénérien est en croissance depuis cette dernière guerre. (Voir la thèse récente de de Berthier, à Bordeaux, et maints articles médicaux.)

« Le péril vénérien, d'ailleurs, ne résume pas, à lui seul, toute la question sexuelle; elle comporte d'autres dangers contre lesquels on ne met pas suffisamment en garde la jeunesse.

» Ils menacent plus particulièrement la jeune fille, et on ne saurait trop lui faire comprendre qu'une défaillance unique peut l'exposer à une maternité dont elle partagera avec sa famille les humiliations et les charges, auxquelles se dérobera trop facilement, hélas ! le principal coupable. Elle ne doit pas ignorer que, même s'il n'aboutit pas à une grossesse, un abandon d'une minute laissera chez elle des traces qui pèseront lourdement sur elle et seront de nature à compromettre son avenir.

» On doit inculquer au jeune homme le respect de la femme, lui faire comprendre que la séduction d'une jeune fille honnête est un crime lorsqu'elle n'est pas suivie de réparation; qu'une liaison avec une femme mariée n'est pas moins criminelle, puisqu'elle peut détruire un foyer, y introduire un enfant illégitime et faire le malheur d'une famille. » (Prof. Siredey.)

Pour cela ? Longtemps à l'avance lui inspirer le respect de lui-même, le culte de la famille. Lui montrer que l'amour vénal implique des craintes pour sa santé, mais aussi « les risques d'une déchéance, d'un avilissement progressif », avec toutes les conséquences pour son avenir.

Plus loin, le Professeur Siredey poursuit :

« Après quelques années d'une vie peu recommandable, beaucoup de jeunes gens se ressaisissent, et, s'ils n'ont pas été victimes de quelque contagion funeste, ils s'amendent et deviennent de bons maris, d'excellents pères de famille. Il en est malheureusement qui sont incapables de réagir et restent amoindris physiquement et moralement.

» Quelques-uns essaient de se relever par le mariage, mais, ayant perdu le respect de la femme, ils sont incapables de comprendre ses délicatesses. Leur égoïsme, leurs exigences brutales (leurs perversions), engendrent une mésentente qui nuit à l'harmonie du ménage.

» Certains d'entre eux, épuisés par les excès, sont même devenus impuissants, et leurs malheureuses femmes se lamentent en vain sur leur foyer vide.

» Quelques-uns, cédant à un scrupule respectable, légitiment, au grand désespoir de leur famille, une union mal assortie, et dans laquelle ils ne trouvent pas toujours la récompense de leur honnêteté.

» D'autres se complaisent dans cette vie déréglée, s'enlisent de plus en plus dans des liaisons qui les amènent à vivre en marge de la société, ou s'abandonnent au gré de leur fantaisie changeante, et achèvent mélancoliquement leur vie égoïste dans l'impasse du célibat. »

Nous nous excusons de cette très longue citation. Mais la personnalité de l'auteur donne infiniment de poids à toutes ces considérations. Remarquons d'ailleurs qu'il n'y a pas un mot touchant les perversions comme l'homosexualité. Ce serait un énorme chapitre que celui de la « pathologie de l'amour » !

IV. — Les initiations de hasard.

Que va-t-il se passer, en effet, si cette éducation n'est pas faite ? C'est que l'enfant ou l'adolescent sera initié plus ou moins brutalement « au vice avant de connaître les fonctions sexuelles » (Prof. Spillmann).

Quintilien disait des jeunes Romains : « Les malheureux écoliers connaissent tous les vices avant de savoir que ce sont des vices. »

Les inscriptions sur les murs, les W.-C., le cinéma (« après tout, ce n'est pas leur faute si, à l'expérience précoce des bêtes — inévitable — s'ajoute maintenant celle du cinéma hebdomadaire; quand leur bouche a pu l'articuler pour la première fois, le mot amour était déjà un mot ridicule, un mot souillé, qu'ils auraient volontiers poursuivi en riant, à coups de pierre, comme ils font des crapauds. » [Georges Bernanos, dans *Journal d'un curé de campagne*]), des revues pornographiques, le dictionnaire, etc., suffiraient à dire d'un seul coup à l'enfant ce que nous nous proposons comme terme ultime et longuement préparé de nos informations.

Mais, le plus souvent, c'est un camarade vicieux qui intervient, que ce soit à l'école, à l'atelier ou même sur le stade, ou en « camping ». A moins qu'une domestique ne se charge de l'affaire. Une enquête faite en 1930 auprès de la jeunesse romande et signalée par la *Revue suisse d'hygiène* déclare que l'information a été faite dans la proportion de 83 % par des camarades et que le choc a été nuisible dans 90 % des cas.

Tout le monde connaît le sort des jeunes apprentis arrivant dans une usine et comment on les fait « devenir des hommes ».

Il est inévitable que ces révélations brutales, qui commencent par apprendre le plaisir, amènent souvent à des dépravations et au vice.

V. — L'éducation du caractère.

Mais tout n'est pas fini lorsqu'on a parlé d'éducation sexuelle.

« On dit, certes, avec raison, que l'initiation pédagogique doit réagir contre l'initiation impure de la rue; mais on oublie que l'instinct sexuel est lui-même un polisson qui, même dans la meilleure des initiations, cherche avant tout ce qui l'excite et l'aiguillonne... La meilleure des initiations ne peut que renforcer l'irritabilité sexuelle si l'on ne s'est pas attaqué depuis longtemps à l'effronterie des impulsions sexuelles. La pédagogie sexuelle doit être en première ligne pédagogie de la volonté. » (Prof. Foerster.)

Et plus loin : « L'éducation sexuelle la plus essentielle et la plus efficace consiste à inspirer, dès avant la puberté, et dans le domaine d'autres impulsions, des exercices volontaires de maîtrise de soi. »

« Dès que le sexe cesse d'être un serviteur, il devient un tyran... Rien ne peut purger le garçon de l'obsession du sexe qu'un idéal très élevé. Je suis persuadé que la santé physique de la sexualité dépend d'une ascèse, non pas comme négation et extermination de la nature, mais comme un exercice essentiel pour arriver à se vaincre soi-même... Rien n'encourage autant la mollesse de l'homme que le mépris actuel pour l'ascétisme; rien n'aidera autant le garçon à conquérir sa meilleure virilité que le respect des grandes actions spirituelles accomplies sous la direction de l'ascèse... J'ose affirmer que, si l'on sait tenir compte de ce double principe pour l'éducation des adolescents, l'équilibre se fera sans heurt. » (Louis Garrone, professeur de philisophie aux Roches.)

Cette éducation de la volonté est en effet primordiale. A côté d'elle, sentiment, sensibilité, imagination, sens des res-

ponsabilités, etc., sont à former parallèlement, c'est ce que Lord Baden Powell appelle la formation du « caractère ».

En définitive, que voulons-nous ? qu'est-ce que cette « vie sexuelle normale » que nous avons mis dans notre définition ? Nous nous contentons d'affirmer ici notre position : c'est la continence jusqu'au mariage et des rapports sexuels non frelatés entre époux.

Une seule citation à ce sujet : c'est le vœu émis par l'Académie de Médecine de France, le 3 avril 1917 : « Il est nécessaire de faire savoir aux jeunes gens que la chasteté est non seulement possible, mais recommandable et salutaire. »

La morale et l'hygiène, en dépit des critiques et des plaisanteries, restent les plus sûres garanties d'une saine et robuste santé et d'un parfait équilibre de l'organisme, à tout âge.

VI. — Dangers de l'éducation sexuelle.

Cependant, une telle éducation sexuelle peut présenter des dangers.

C'est un fait. Tous les auteurs citent des enfants à qui des révélations de ce genre, faites dans les meilleures conditions, par un éducateur compétent, ont rendu le plus mauvais service.

De ces révélations sont nées des préoccupations, des curiosités, des rêves, des désirs, des surexcitations, des hallucinations même, qui ont jeté ces faibles cœurs et ces pauvres cervelles dans un complet désarroi.

Ce sont là des exceptions.

« Mais les exceptions sont toujours possibles et redoutables. Sans doute il n'est jamais bon d'être timide en éducation, mais il convient d'être toujours circonspect, humble, défiant de soi-même. Qui peut savoir si une initiation aboutira à la vertu ou au vice ? Peut-être cet avertissement va-t-il être le commencement d'une perversion ? » (R. P. Charmot.)

De toute évidence, une inquiétude satisfaite sera suivie d'inquiétudes insatisfaites. Les questions de l'enfant vont-

elles s'arrêter à la limite que l'on ne voulait pas franchir ? Accepterons-nous de faire la lumière partielle ou totale ?

« Totale ? nous n'oserons pas, et pour de bonnes raisons; si nous l'osions, il se pourrait que cette initiation fût « téméraire » et prématurée.

» Partielle ? L'enfant, conduit pour ainsi dire jusqu'à la porte secrète d'un jardin qui ne lui a pas été ouverte, en cherchera la clef auprès des crocheteurs. Il n'aurait pas été si curieux s'il avait ignoré l'existence de ce bien interdit. »

L'enfant mis sur la piste des découvertes risque de les poursuivre à l'aide de livres ou de camarades. L'initiation honnête aura été le prélude d'une initiation intempérante faite ailleurs.

Ce danger sera considérablement amoindri, pour ne pas dire supprimé, si l'éducation est faite progressivement, dans une atmosphère de confiance parfaite. C'est ce que nous verrons au chapitre suivant.

Mais il est un autre danger, plus méconnu. C'est celui auquel faisait allusion le Professeur Richet lorsqu'il rappelait que la stérilité des rapports sexuels était en relation avec l'évolution intellectuelle des individus et des races. L'animal qui obéit à l'instinct de reproduction ignore la stérilité volontaire. « Celle-ci n'apparaît que chez les individus qui établissent un rapport de cause à effet entre l'acte sexuel et l'enfantement, et elle se développe au fur et à mesure que cette relation devient plus précise. L'enfant est le résultat du rapport sexuel; une conséquence connue devient une conséquence évitable, et l'intelligence, aiguillonnée par l'égoïsme, a vite fait de trouver les moyens de l'éviter. Je ne prétends pas qu'il faille maintenir les individus dans l'obscurantisme et l'ignorance, mais je ne pense pas qu'on puisse compter sur la précocité de l'éducation sexuelle pour accroître la natalité française. » (Docteur Jullien.)

D'accord, mais tout individu, même initié par le hasard, découvrira cette relation de « cause à effet » dont parle le Docteur Jullien. Une éducation comme nous l'avons définie

ne peut au contraire que lui donner le sens de la grandeur de la paternité. S'il fraude, ce sera malgré et même contre nous.

Tout cela n'affecte pas notre conviction de la nécessité d'une éducation sexuelle intelligente.

Voyons donc comment la faire et par qui.

CHAPITRE III

MODALITES DE L'INFORMATION

> Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche.
>
> (MONTAIGNE.)

I. — Enseignement progressif.

En matière d'éducation sexuelle, il n'y a pas de méthode. Il y a la manière, le tact, l'intuition, le mot opportun. La lumière dans laquelle seront présentées ces notions. Il ne peut s'agir de révélations brutales. C'est peu à peu, progressivement, que ces notions seront données. On sera attentif à suivre l'épanouissement de l'enfant. Or, nous savons que ce développement sexuel est en cours dès le premier jour de la conception. *Natura non fecit saltus.*

C'est ainsi qu'influent à l'avance sur l'enfant :

— indirectement : la santé physique et morale des jeunes gens qui se marieront; leur vie sexuelle avant et pendant le mariage;

— plus directement : pendant la gestation, les pensées, les attitudes et tout le comportement psychique de la mère.

Un philosophe, H. Marion, écrit : « Toute femme devrait..., du jour où elle a l'espoir d'être mère, redoubler de vigilance morale, comme si le fruit qu'elle portait devait bénéficier des mérites qu'elle se donne, ou, au contraire, porter la marque et subir la peine des désordres qu'elle se permet. »

Cette éducation, déjà influencée par le comportement avant la naissance, se répartira tout au long du développement de l'individu. Bien loin d'être un chapitre à part, réservé « pour

quand tu seras plus grand », elle « colle » à l'enfant, progressant avec lui et n'arrivant à la vérité complète que bien après la puberté.

« Il peut être dangereux d'introduire trop brusquement dans la conscience de l'adolescent tout un ordre d'idées nouvelles, qui intéressent profondément la sensibilité. Ces idées doivent se dégager peu à peu de leur mystère par l'effort de la réflexion personnelle. C'est aux éducateurs de saisir les moments où ils doivent éclairer, préciser, ordonner, tout ce qu'apporte à l'adolescent son expérience personnelle. » (P. Garand, directeur d'école.)

Peut-on toutefois jalonner la route avec précision ? Difficilement. Car l'opportunité est précisément le contraire du déterminisme. Cependant, nous avons un point de repère : la puberté. Ou plus exactement l'excitation des sens qui accompagne la transformation physiologique qui aboutira à la puberté.

De sorte que nous pouvons arriver au schéma suivant :

— *l'enfant*, période prépubertaire;
— *l'adolescent*, immédiatement avant la puberté et l'englobant;
— *le jeune homme*, maturation postpubertaire.

Et, pour fixer les idées :

— l'enfant, de la naissance jusque vers 10 ans;
— l'adolescent, de 11 à 15 ans;
— le jeune homme, après 16 ans.

Tout ceci est très variable et avec possibilité d'écarts de deux ans, même pour un sujet normal.

Nous verrons dans les chapitres suivants comment les préoccupations des enfants varient à l'intérieur de ce cycle et les différents sujets d'initiation qui s'y rapportent.

Prenons garde d'éviter deux excès aussi fâcheux.

Excès en deçà, le mensonge. De la cigogne au chou en passant par le rayon de bazar et le médecin spécialiste, etc., etc., ils sont tous à rejeter formellement.

Si encore les parents s'entendaient pour une explication unique !

Les enfants parlent entre eux de tout cela. Chacun a sa version « authentique » donnée par sa mère. Cette diversité leur paraît inquiétante.

Et le jour où ils s'apercevront qu'on leur a menti, ce sera un choc tel que toute confiance en la personne qui lui aura dit cela sera complètement abolie. L'enfant sera dorénavant toujours sur ses gardes. Quel état d'esprit pour faire de l'éducation !

Donc, ne jamais mentir.

Excès au-delà : la complète clarté.

Ne jamais mentir. Cela ne veut pas dire de tout dire dès la première question. L'enfant, tant qu'il n'a pas atteint le point critique de la puberté, et souvent pendant, n'a nul besoin qu'on déplie et dévoile devant lui tout le mystère et tout le détail du mystère. Il n'en a nul besoin et nulle envie. Il se contentera fort bien de clartés diffuses et voilées. La vérité en germe seulement. Car notre action correspondra aux manifestations lentes de la curiosité spontanée.

Il n'y a qu'à l'approche de la puberté que les révélations précises devront précéder l'éveil des désirs aboutissant à la découverte du vice.

Mais nous reviendrons plus longuement là-dessus.

II. — Enseignement collectif ou privé ?

Le Comité d'hygiène sociale et d'éducation prophylactique invitait en 1921 le ministre de l'Instruction publique à poser au corps enseignant, aux associations de pères de famille et d'anciens élèves, le questionnaire suivant :

« 1° Estimez-vous que l'école doive initier la jeunesse aux questions sexuelles (phénomène de la reproduction, maladies vénériennes) ?

» 2° Cas échéant, à quel âge estimez-vous que cette initiation doive avoir lieu ?

» 3° Sous quelle forme devrait-elle être faite (conférences avec projection, présentation de planches, visites de musées *ad hoc*, lectures, etc.) ?

» 4° Cet enseignement s'adresserait-il aux garçons seulement, ou aussi aux jeunes filles ?

» 5° Devrait-il être confié aux maîtres ou à un médecin ?

» 6° L'éducation sexuelle ne devrait-elle pas faire partie du programme de l'enseignement normal des sciences naturelles (enseignements primaire et secondaire) ?

» Les livres mis à la disposition des élèves ne devraient-ils pas être modifiés dans ce sens ?

L'enquêteur ne fut pas satisfait. Il dit qu'il eût « souhaité une opinion plus franchement orientée ». En tout cas, l'opposition dépasse, et de très loin, les réponses favorables en principe à « une action éducatrice ». C'est qu'en effet il y a une confusion étrange à la base : celle entre éducation et instruction. Or, nous avons déjà vu que la science seule en ces matières est dangereuse. Ce n'est pas un enseignement comme les autres, puisque, au lieu d'exciter la curiosité, il est fait au contraire pour la satisfaire et l'apaiser.

Un spécialiste de Vienne, le Docteur Stekel, réagit :

« Je suis un adversaire déclaré du système d'initiation qu'on propage actuellement et dans lequel j'aperçois, à vrai dire, une épidémie mentale, une espèce d'exhibitionnisme psychique. L'initiation collective dans les écoles... est une pensée monstrueuse, dont la réalisation entraînerait certainement d'innombrables chocs sexuels. »

C'est là le danger. Il est impossible d'avoir une classe homogène sur ce sujet. Pour 10 enfants auxquels le maître n'apprendra rien, il y en a 10 que cela choquera et peut-être 10 auxquels cette initiation sera salutaire. « Il n'appartient pas à la pédagogie de tripoter des consciences. »

Or nous, médecins, avons notre part de responsabilité dans ces exagérations. Si elles sont l'œuvre d'intellectuels, elles reposent sur nos constatations. Si celles-ci sont erronées... ! Telle cette opinion du Docteur Doléris : « Il suffit que l'intelli-

gence de l'enfant, en vertu d'un enseignement savamment gradué, arrive à devancer les manifestations de l'instinct sexuel pour ne laisser à l'esprit ni surprise, ni curiosité, ni crainte. » On sait jusqu'où on peut aller quand, après avoir fait bon marché du point de vul « moral », on subit les conséquences logiques d'un matérialisme « rationnel ». Il n'est que de lire le questionnaire distribué — celui-là — en Russie à tous les élèves de 14 à 17 ans d'une école communale de deuxième ordre à Rostov, sur le Don (avant 1928). Ce n'est plus l'initiation scientifique, c'est l'inquisition pornographique. Cette initiation publique est aussi la règle au Mexique. Un enquêteur américain y a constaté les « graves déviations » dues au système.

Mais certains, persuadés qu'il y a autre chose à envisager que l'enseignement périlleux de la physiologie animale, veulent y introduire l'aspect moral d'un problème inéluctable. Tel le Professeur Pinard, qui déclarait à la Chambre des députés : « Il faut instituer un enseignement sexuel qui soit à la fois instruction et éducation. »

A quoi lui répondait avant l'heure un Bordelais, le Professeur Ruyssen : « Nous apercevons une raison décisive pour incliner vers la négative (confier l'éducation sexuelle à l'école)... Des leçons publiques de morale sexuelle révéleraient de trop scandaleuse façon l'incohérence de nos idées et de nos mœurs. »

Le président Herriot, ministre de l'Instruction publique, répondait à une question en 1928 : « A aucun moment, je n'ai fait étudier un projet tendant à introduire l'enseignement sexuel dans les établissements secondaires. » Or, en ce moment, il est question de remanier de fond en comble notre système d'enseignement. Le Professeur Langevin a déclaré récemment (interview accordé à *Ce Soir* du 27 septembre 1945) que l'école de demain serait un « centre d'éducation et d'orientation ». L'éducation sexuelle collective va sûrement être remise en question. Reconnaissons qu'il faut la solutionner par la négative, car l'initiation par mode d'enseignement collectif est :

— *erronée* : attirer pendant toute la vie scolaire l'attention de l'enfant sur ces questions est marcher à contre-vérité. Une autorité morale peu discutée, l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France, en 1922 : « L'Assemblée... condamne aussi les méthodes d'initiation publique et collective de l'enfance dans les écoles »;

— *inconvenante* : peut-on imaginer de donner à l'enfance l'enseignement en commun d'un penchant que l'homme satisfait dans le secret ?

Réponse d'un instituteur : « C'est ignoble. C'est de la pédagogie pour instituteurs lubriques et institutrices hystériques ! »

« Mes enfants, passez derrière le tableau, je vais vous montrer ce que c'est que la reproduction »;

— *déplacée* : parents et observateurs consciencieux l'ont fait remarquer.

Toujours ce même instituteur : « Lorsque, aux heures de récréation, un gosse viendra me dire . « M'sieu, au poulailler, » y a un coq qui bat une poule, il faudra que je réunisse mes élèves et que je leur dise : « Mes enfants, ce coq ne bat » pas la poule, il fait le geste auguste du semeur. » Mais ils me riront au nez, et les vicieux iront s'enfermer dans les cabinets »;

— *illogique* avec la licence octroyée par les pouvoirs publics à toutes les formes possibles de corruption juvénile. « En notre temps, où tout parle de volupté : murs, vitrines, livres, illustrés, cinémas, plages, modes, gestes, attitudes, provocations impudentes, il est impossible qu'un jeune homme et une jeune fille ne soient pas troublés, dans leur esprit et dans leur conscience, à l'âge du moins où ils éprouvent les symptômes et les aiguillons de la puberté. » (R. P. Charmot.)

L'éducation sexuelle est affaire individuelle.

III. — Rôle des parents.

Tout se tient en matière d'éducation. Nous avons parlé de la progressivité de celle-ci en matière sexuelle, comme en toute autre. Nous verrons, en entrant un peu plus dans les détails relatifs à chaque âge, l'importance énorme des premières impressions et notions sur ce sujet. Nous avons dit que tout était dans l'atmosphère apportées à ces révélations.

Il découle de là que les parents sont tout désignés pour cette tâche.

Les enfants appartiennent à ceux-ci; leur éducation est un devoir essentiel des familles. Donc, leur « initiation » aussi, puisqu'elle n'est qu'un élément de leur éducation générale et qu'elle sera pour le mieux intimement mêlée à celle-là.

Dans la famille idéale, la vie d'intimité que le père et la mère ont avec l'enfant leur facilite ce rôle. Ils assistent chaque jour au développement moral de leurs enfants; ils voient d'aussi près que possible ce qu'il est opportun de dire à chacun, ce qui est demandé par ses besoins immédiats. Ils peuvent répondre à toutes les questions posées, en graduant peu à peu leurs réponses.

Cette initiation familiale, quand elle est bien faite, est la meilleure de toutes.

Et, parmi eux, le père ou la mère ?

Pour les garçons pubères, ou très près de l'être, le père.

Pour les plus jeunes et les filles, la mère, d'accord avec le père.

Une éducatrice disait : « L'homme n'a pas toujours le flair; il n'a pas nos antennes, notre instinct merveilleux, qui nous fait aussi bien deviner les malaises de nos petits que leurs troubles d'âme. »

D'accord, mais cette atmosphère de confiance intime ne pourrait-elle exister entre père et fils, même fils très jeune ? En tout cas, elle serait souhaitable.

Mais, en fait, peu de parents font cette éducation.

La statistique de la *Revue suisse d'hygiène*, que nous avons déjà citée, donne comme conclusions :

— initiation faite par des camarades, 83 %;

— initiation faite par les parents, 7 %;

— ceux qui ont été initiés par des camarades déclarent qu'elle leur a été nuisible dans 90 % des cas;

— ceux qui l'ont été par leurs parents leur gardent respect et reconnaissance;

— les jeunes gens se plaignent qu'à partir de 15 ans ils n'ont pu s'ouvrir à personne, spécialement à leurs parents, qui éludaient les questions et faisaient sentir qu'ils les redoutaient.

Voilà des considérations instructives.

Pourquoi les parents ne parlent-ils pas ?

Par insouciance, par peur d'aborder ces questions, par ignorance.

« Il reste des milliers et des milliers de citoyens qui confondent l'estomac et la poitrine, les reins et le dos, les nerfs et les tendons...; qui croient que la crasse tient chaud, que les poux sont signes de santé...; qui vantent les bienfaits de l'alcool. »

Beaux professeurs en vérité.

« Trop de parents me semblent être des éducateurs insuffisants, voire détestables. » (Daniel Rops.)

Il est réel que la plupart des parents ne sont pas préparés à ce rôle.

Il y aurait donc deux sortes de parents : ceux qui peuvent initier leurs enfants avec avantage et ceux qui ne peuvent pas le faire pour le plus grand bien de l'enfant.

Deux solutions : ou former les parents, ou confier cette tâche à un éducateur.

En fait, de véritables écoles de parents se sont créées un peu partout, où il était question d'éducation, et en particulier d'éducation sexuelle.

A Bordeaux même, cela existe. Mais cela n'a touché qu'un public déjà cultivé.

N'y aurait-il pas intérêt à diviser la tâche ? Les parents cultivés se réserveraient l'immense charge de l'éducation de l'amour. Et ils demanderaient à un homme sage et sûr d'instruire l'enfant des détails physiologiques qui leur paraîtraient, s'ils en faisaient l'objet de leur conversation, susceptibles de troubler l'intimité de leurs rapports. Il serait cependant regrettable qu'une mère pour sa fille, un père pour son fils, n'aient pas le courage, le don et la simplicité de parler.

Il reste tous les nombreux cas où la famille est impuissante à donner cet enseignement (ne serait-ce d'ailleurs que parce que le fils est interne au lycée de la ville ou que l'apprenti rentre chez lui quand ses parents partent pour un travail de nuit !)

IV. — Autres éducateurs.

A ce moment, apparaissent les collaborateurs de la famille.

Et qui ? le médecin, le professeur, le confesseur, l'ami sérieux, etc. ?

Tous ont leurs partisans et leurs détracteurs. Une solution générale est impossible. C'est affaire de cas particuliers.

Il est bien évident que, pour des enfants catholiques ayant un confesseur attitré, qu'ils voient souvent, ce qu'on appelle un « directeur », celui-ci, de par son expérience, la confiance inspirée, sa position en dehors de la question (puisque par définition il est chaste), le qualifie pour de telles confidences.

Il est « médecin » éprouvé, et, de ce chef, peut inspirer confiance pour la guérison et surtout la prévention des risques.

Parfois, ce sont les parents qui le presseront de les suppléer. Parfois, c'est l'enfant qui s'adressera de lui-même au prêtre qu'il aime et en qui il a foi. Ou bien, c'est le prêtre qui de lui-même prendra sa décision, en raison de la connaissance du besoin actuel du garçon.

« La confiance du « fils spirituel » en celui qu'il a choisi comme dépositaire de ses plus intimes secrets, l'affection

reconnaissante et compatissante du « père spirituel » peuvent faire des merveilles. L'atmosphère des hautes régions surnaturelles baignera de grâce et les aveux méritoires et les avis délicats. » (R. P. Charmot.)

Les psychologues avertis ne s'y trompent pas. Ecoutons un laïc, A. Hoffmann : « Plus il est difficile de découvrir et d'expliquer les raisons de son inquiétude sexuelle à un jeune homme qui se tait, plus il est aisé d'en triompher avec une institution qui, sous le voile impénétrable du secret sacramentel, permet de se faire éclairer par un directeur spirituel. Ce qui distingue ici le confessionnal du cabinet de consultation du médecin, c'est la haute sanction morale qui résulte de la pensée du jugement éternel. »

Souvent le maître — nous songeons ici surtout à l'école primaire — a gagné la confiance et l'intimité de ses élèves, et individuellement pourra les « initier ».

Leur prestige ne favorise-t-il pas les confidences, comme aussi « ces relations de tous les jours qui unissent maîtres et élèves et le cœur à cœur qui en naît spontanément » ?

Ce n'est pas impossible. A des éducateurs avisés, l'internat surtout peut fournir des occasions d'intervention.

Dans des groupements de jeunesse — nous songeons ici surtout au scoutisme — le chef plus âgé est le confident, le grand ami de son subordonné. Il est apte à saisir le moment opportun de parler pour, soit le faire lui-même, soit aiguiller l'enfant vers une personne plus qualifiée que lui.

Mais tout cela doit être en accord et en liaison avec les parents.

Voyons le cas du médecin.

D'abord, avis très partagés.

« Ni le père, ni la mère, mais le médecin (ou le confesseur). » (Payral.)

« Le médecin... n'est qualifié en aucune façon. » (in Keiner Weise, P. Schilgen.)

« On envoie l'enfant chez quelqu'un qu'il connaît mal ou pas du tout, et qui, en quelques minutes, lui révèle tout ce

qui touche à la question sexuelle. Le médecin, connaissant mal l'enfant, en tout cas pas dans ce domaine-là, s'efforce d'accomplir au mieux ce que les parents lui ont demandé de faire, mais, entre les deux interlocuteurs, le contact fait défaut. Le médecin ignore comment l'enfant qu'il a devant lui est disposé pour recevoir cette avalanche, et souvent il est paralysé par la crainte de blesser ses sentiments de pudeur ou de réserve. L'enfant parti, le médecin en est souvent réduit à se demander : L'ai-je bouleversé par la révélation de choses dont il était à cent lieues de se douter, ou s'est-il dit en sortant d'ici qu'il en savait plus long que moi ? » (Doctoresse Stéphani-Charbuliez.)

Tel est le risque en effet, mais pour une initiation massive, pourrait-on dire. Or, tout au long de cet exposé, nous parlons de progressivité, de touches apportées peu à peu.

Mais que vient faire le médecin dans ces touches successives ?

Il peut être appelé à « jouer un rôle d'importance capitale » (F. Thomas), mais à une condition : il faut qu'il soit cet attardé en voie de disparition, le « médecin de famille ».

Disparition ? Voire.

La médecine contemporaine est en train d'évoluer.

Celle-ci se présentait il y a quelques années comme dominée par l'esprit d'analyse.

A cause du développement récent des sciences de laboratoire et l'utilisation de techniques instrumentales d'investigation (spécialisation); à cause aussi du principe de « la table rase »; au nom de l'expérimentation, on a rejeté en bloc toutes les notions traditionnelles et empiriques et tout ce qui échappe aux sens et à la mesure.

Or, une réaction a commencé et donne une orientation nouvelle.

La clinique revient au premier plan, puissamment aidée par le laboratoire.

« L'esprit philosophique » l'emporte sur l'esprit d'analyse.

On parle de néo-hippocratisme.

La constitution, le tempérament, le terrain, l'habitus, ne sont plus des mots désuets.

Du coup, le rôle du médecin de famille revient au premier plan : lui seul connaît vraiment les antécédents, les prédispositions, le terrain, le milieu social.

L'époque récente, plus bactériologique que physiologique, a étudié l'hérédité de graine plus que l'hérédité de terrain. Or, l'hérédité de terrain a une importance capitale.

« Il y a une solidarité familiale de milieu, il y a une communauté de conditions de vie, d'ambiance, d'éducation et de psychisme, d'habitudes hygiéniques et alimentaires, qui contribue dans une large part à renforcer le poids de l'hérédité. » (Delore.) (Tout ce qui précède touchant l'évolution de la médecine est inspiré de l'ouvrage du Dr Delore : *Introduction à l'étude de la médecine de l'homme en santé et de l'homme malade.*)

Un médecin de médecine générale, médecin de famille, connaissant les secrets, les tares et le potentiel de deux ou même trois générations d'une même « maison », peut alors faire l'éducation sexuelle de la dernière génération. Ce sera un habitué. Les enfants le connaîtront. Il aura su devenir leur ami à l'occasion des multiples incidents et maladies de l'enfance. Lorsqu'il a l'occasion d'examiner un enfant pour des symptômes subaigus, de simples troubles de santé sans lésion apparente, il ne devrait pas oublier de se demander si la sexualité n'est pas en jeu chez son jeune patient. Il n'est pas nécessaire qu'il mette l'entourage au courant, sauf dans les cas où les éclaircissements familiaux sont utiles pour établir son diagnostic.

Un examen somatique approfondi est indispensable en présence de troubles pouvant prendre une allure plutôt psychique.

L'on peut être consulté pour des enfants manifestant des colères excessives, des impulsions, de la cruauté, de la paresse, un manque d'attention. Ou encore tout simplement des troubles digestifs, un mauvais sommeil. Le problème

n'est pas simple, et, « derrière un écran banal, un praticien averti pourra déceler toute autre chose, en particulier cette angoisse infantile qui se dissimule si jalousement. Les travaux de Tournier sont très instructifs à cet égard. L'enfance ne jouit pas du bonheur qu'il est convenu de lui attribuer, et bien des tristesses sont cachées sous l'apparente insouciance » (Dr d'Espiney).

Or, nous connaissons les rapports anatomiques de l'angoisse et de l'excitation sexuelle — le Professeur Laignel-Lavastine a insisté là-dessus. Les connexions du bulbe et du centre génito-spinal, centre érecteur, nous donnent la clef des répercussions réciproques de l'excitation sexuelle.

« La simple « tension nerveuse » provoque parfois l'orgasme, ainsi cela se produit chez certains jeunes gens en face d'un problème difficile à résoudre, sur lequel ils se tendent. »

Le médecin est donc capable de dépister l'éveil sexuel et de déceler une allure sexuelle à des troubles en apparence fort éloignés de cette apparence. Bien plus, « il est habilité, par la confiance qu'il inspire et les services qu'il a pu rendre, à éclairer les intelligences et même à mettre de l'ordre dans les situations troubles » (Dr Pasteau).

C'est lui qui, plus judicieusement que les parents, pourra donner les conseils délicats aux jeunes gens avant et au moment du mariage et éclairer sans détours les jeunes filles sur les fins corporelles du mariage. Mais que ce soit le médecin, le confesseur, le maître ou l'ami, nous insistons sur le fait que l'éducateur doit être parfaitement au courant de ces questions-là et les traiter en liaison avec les parents. Nous rejoignons cette division du travail à laquelle nous avons fait allusion au paragraphe 3 de ce chapitre : les parents se chargeant de l'éducation de l'amour, et le médecin par exemple de la physiologie indispensable.

Un mot sur un autre mode d'initiation : les livres. Il en existe. Certains pour les enfants. Nous leur ferons deux cri-

tiques : 1° il est bien difficile que l'état d'esprit actuel de l'enfant cadre parfaitement avec le contenu du livre; 2° la conversation est infiniment supérieure à une lecture plus ou moins aride.

Si l'imprimé n'a pas la chaleur d'une initiation malsaine, il n'a pas non plus les nuances, les adaptations à chaque cas. « Il a les inconvénients d'une médication conduite par le malade lui-même à coups de manuels et de dictionnaire de médecine. Un traitement rationnel exige l'intervention du médecin, qui apportera à ses prescriptions des tempéraments ou des précisions, des opportunités ou des restrictions, que les livres les mieux faits ne peuvent fournir. » (Mgr Chollet.)

Evidemment, cela serait plus commode aux parents embarrassés. Mais le vrai mode d'instruction morale, c'est la conversation à deux.

Cependant, le livre se justifie pour des jeunes gens après la puberté qui veulent avoir un aspect d'ensemble sur la question. Par exemple pour ceux partant à la caserne.

Et comme outils pour les parents, évidemment.

CHAPITRE IV

L'ENFANT

Le cœur de l'homme vierge est un vase profond,
Et si la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond

(A. DE MUSSET.)

Nous rappellerons pour mémoire qu'influe à l'avance sur l'enfant le comportement moral et physique des deux époux pendant et même avant le mariage.

« Nous défions les parents de trouver un seul médecin qui ne croie pas à l'influence prépondérante de cette prééducation maternelle et familiale sur la vie morale des enfants. »

Quant à l'importance des premières années en éducation, elle est énorme, « tant il est vrai que nous avons une mémoire étonnante pour tout ce que nous avons appris dans notre jeunesse » (Platon).

Nous sommes même amenés à dédoubler cette période de l'enfance :

1° le tout premier âge;
2° la seconde enfance,

les problèmes qui se posent à ces deux périodes étant très différents.

I. — Le tout premier âge.

Si nous en croyons Freud et son école, la toute première éducation de l'enfant, celle donnée dès le berceau, rentre déjà dans le cadre de l'éducation sexuelle.

Nous avons dit que nous ne suivions pas Freud, et surtout

ses disciples, dans toutes leurs conclusions sur les sources de volupté des nourrissons et les zones érogènes. Cependant, par leur excès même, ils ont attiré l'attention sur des notions ignorées. En faisant la part du vrai dans un système qui a été poussé jusqu'à l'absurde, nous trouvons de précieuses indications.

« C'est le temps de la première enfance qui, naturellement, est le plus riche. Il doit être utilisé de toutes les façons imaginables par l'éducateur. La perte de ces moments est irréparable. Au lieu de laisser en friche les premières années de la vie, il faut les cultiver avec le soin le plus minutieux. » (Dr A. Carrel.)

C'est l'époque du premier dressage de la volonté. Apprendre au bébé à obéir. Se plier à la discipline d'autrui dès les premiers actes. Pas de caprices. Le bébé crie dans le vide; la mère entend : lequel suggestionnera l'autre ?

L'habituer à « ne pas demander à être porté, bercé, sauté... boire à heure fixe » (Robert Laffite), cela l'habituera à faire effort, à aimer une vie réglée, non désordonnée. Grande importance à ce sujet de la réglementation des prises de lait. Cette discipline exigera de la mère un effort continu, mais sûrement récompensé. Cela fera souffrir au début le bébé ? « Eh ! oui, le tout-petit souffrira : qu'il comprenne l'art du sacrifice ! », nous dit le R. P. Rigaux. « La meilleure éducation préparatrice à la pureté consiste dans l'apprentissage de la maîtrise de ses réflexes. » (Dr Abrand.)

Dès le début, donner l'habitude d'une propreté minutieuse : l'habitude... et le goût. Les livres de puériculture abondent en détails. De même pour l'alimentation : éviter la gourmandise, qui a une grosse influence sur la sensualité.

Signalons aussi comme danger « sensuel » le défaut de mesure dans les caresses. « Un enfant sevré de baisers et de témoignages d'affection est une proie offerte à la débauche solitaire. Trop embrassé, trop caressé, surtout par d'autres personnes que ses parents, il arrive au mal par une autre pente. » (B. Ferez.)

Freud nous a appris que le fait de sucer son doigt était source de volupté. Donc, l'en empêcher. Mais pourquoi alors lui donner les « sucettes » et autres ustensiles destinés à être sucés ? C'est une déplorable habitude que trop répandue. C'est toute succion, en dehors du sein maternel ou du biberon, qu'il faut empêcher.

La maman qui se penche sur le berceau n'a pas à se troubler si le tout-petit, d'une main curieuse, découvre son corps et s'arrête sur les parties génitales. Mais il ne faut pas que cette exploration devienne plaisir sensuel. Aussi elle l'empêchera doucement dès le début d'une répétition trop fréquente de ce geste.

Bien savoir cependant qu'une démangeaison, une irritation de la peau (eczéma, vers intestinaux, etc.), peut attirer sa main ici ou là. Elle évitera l'usage de vêtements et de certains lainages trop étroits, qui peuvent provoquer des échauffements, ou tout simplement des excitations par frottement.

Que les parents sachent aussi que les érections qui peuvent se produire à cet âge ne sont point provoquées volontairement et n'ont pas plus de signification sexuelle que tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Il est une autre cause de gestes désordonnés. Il arrive qu'une nourrice ou une domestique aura caressé le bébé sur les parties sexuelles pour le faire taire ou l'endormir. Ainsi elles ont éveillé chez lui des sensations qu'il essayera de retrouver lorsqu'il pourra agir seul. Dans ce cas, il faudra se montrer très attentif à ce que l'habitude naissante ne se développe pas. « Il faut savoir, en effet, que l'habitude non corrigée pourrait prendre un caractère de frénésie, de répétition extrêmement fréquente, qui exaspère les nerfs au point de porter à la santé un grave préjudice. Certains enfants chétifs, « à mine de papier mâché », aux nerfs fripés, au regard éteint, incapables d'un effort intellectuel, ne sont ni plus ni moins que les victimes de ce désordre précoce. » (Dr Carnot.)

Voilà comment peut se manifester la sexualité du nouveau-né et les habitudes à lui faire acquérir dès cet âge-là. Si le médecin n'a pas à agir directement, sauf pour les irritations pathologiques, il y a un grand rôle d'information à jouer vis-à-vis des parents. Et ceux-ci ne se feront pas faute de le questionner à ce sujet.

II. — La seconde enfance.

Dès lors qu'il y a une sexualité infantile morphologique et physiologique différenciée (quoique peu), il n'est pas étonnant que cela crée chez l'enfant certains besoins qui sont avant tout des besoins d'information. Il existe chez lui un potentiel sexuel : il y aura donc une curiosité sexuelle.

Comme ce potentiel existe dès avant la puberté, il ne faut pas davantage s'étonner que cette curiosité se manifeste dès cet âge. « C'est d'ordinaire vers 7 ou 8 ans que l'enfant commence à montrer de la curiosité pour les choses sexuelles. » (Dr Pascault.)

Cependant, il y a des précocités stupéfiantes : « Je me rappelle une conversation surprise entre deux fillettes de 10 et 11 ans et un garçonnet de 6 ans autour de chatons nouveau-nés. L'une des petites disait : « Je n'ai jamais vu d'œufs de « chatte », et l'autre expliquait que les chattes mettaient leurs petits au monde tout vivants; mais par où s'opérait leur venue au jour, aucune des deux ne le savait. Ce fut le mioche de 6 ans, qui, gravement, en trois mots, laissa tomber le renseignement. » (Jane Misme.)

Cette curiosité porte généralement sur deux points : naissance des enfants et différence des sexes.

Ce fait n'a vraiment rien de choquant, ni de regrettable, « il faut y voir le germe préparatoire de l'instinct futur », que l'on doit soigneusement entretenir et non point arracher ou étouffer.

L'enfant est curieux de tout. Il cherche naturellement à savoir comment naissent les enfants et ce qui distingue les

garçons des filles. Il ne le cherchera pas avec plus d'acharnement qu'il ne met à connaître ce qui l'entoure. La parole ne lui sert pas encore à déguiser sa pensée. Le seul cas où cette curiosité deviendrait obsédante est précisément celle où il sentirait qu'on oppose une résistance à son information, ou, pire encore, que l'on cherche sciemment à le tromper sur ce point particulier (alors que l'on prône sans arrêt devant lui l'horreur et l'abomination du mensonge).

Nous croyons que la première notion à dégager est celle de la différence des sexes.

Les explications théoriques sont ici inutiles; la constatation personnelle est préférable. Dans les familles où il y a des garçons et des filles, la chose est bien facile. « Il suffit de ne pas installer dans leur esprit de fausses notions de pudeur. Il ne faudrait d'abord jamais lier l'idée de nudité à l'idée de quelque chose de répréhensible ou d'interdit. » (Dr Arthus.)

Un théologien, le R. P. Gillet, écrit dans le même sens : « N'y a-t-il pas un danger réel à ne faire envisager le nu à des adolescents que sous l'aspect de l'immoralité ? »

M. A. Berge écrit : « Je suis convaincu que jusqu'aux environs de la dixième année il ne peut y avoir que des avantages à laisser frères et sœurs faire leur toilette les uns devant les autres. » En faisant attention toutefois à ce que seuls les yeux prennent part à cette information. L'enfant, qui est alors bien fixé sur ce qui distingue un garçon d'une fille, perd tout intérêt pour les attributs qui permettent cette distinction.

Toutefois, reconnaissons qu'il faut une atmosphère spéciale d'intimité et de simplicité, tant de la part des parents qu'entre les enfants. Mais cela vaut mieux que d'insister maladroitement sur la séparation des sexes, en se hâtant, par exemple, de faire sortir le petit garçon de la pièce où va se laver une petite fille. Alors on suscite le mystère, on aguiche l'attention.

Plus grande est la difficulté pour les familles où il n'y a que garçons ou filles. Nous ne voyons pas très bien comment

des rencontres d'enfants pourraient amener décemment cette information.

Mais les auteurs exagèrent. Le Docteur Arthus, après avoir prôné la méthode du bain en commun, continue : « Malgré que cette coutume ne soit pas habituelle en France, il y a bien des pays, et qui ne sont nullement des pays de sauvages, ... où les parents ne croient pas devoir s'enfermer à double tour dans leur salle de bain. Les enfants remarqueront alors la différence entre leur corps d'enfant et celui d'adulte : il suffit de leur affirmer qu'avec les années ils deviendront semblables à leur père ou à leur mère, pour qu'ils classent tout cela dans le domaine du connu, ce qui perd tout intérêt spécial pour eux. »

Cela est peut-être vrai pour les pays en question, mais nous pensons qu'en France une telle méthode serait plus profitable aux parents qu'aux enfants; en ce sens que les parents seraient obligés à une netteté d'attitude parfaite, à ne rien laisser flotter de trouble autour d'eux, ni en paroles, ni en gestes.

Pour ce qui est de la deuxième notion, la naissance des enfants, elle ne peut faire l'objet que d'informations explicatives. Nul ne songerait (si nous en croyons le Dr Tilly, un recteur d'une Université du Midi l'a bien fait !) à les faire assister à une naissance, encore que les hasards de la vie se chargent parfois de ce soin.

L'enfant doit d'abord apprendre que le bébé se développe dans le ventre de sa mère, à partir d'une toute petite graine qui a besoin de grandir longtemps avant d'avoir assez de forces pour, à la naissance, pouvoir vivre à l'air libre. A l'occasion d'une grossesse, on lui fera constater la réalité de ce qu'on lui aura dit, en particulier par les mouvements de l'enfant.

Le jour où il demandera comment il est sorti du ventre de sa mère, il peut très bien savoir qu'au milieu de grandes souffrances son ventre s'est ouvert pour permettre la venue au monde.

Il faut ensuite que l'enfant admette que le bébé ne peut être conçu que si la femme est mariée et si le père vit avec elle (la présence des deux étant nécessaire pour protéger l'enfant). « Puis amener progressivement l'idée que la présence du père n'est pas suffisante, mais qu'il faut qu'ils s'aiment beaucoup et vivent très proches l'un de l'autre. Et cela permet d'expliquer les cas de naissance en dehors du mariage (dont ils connaîtront fatalement des exemples). Le fait de vivre ensemble explique la naissance. » (Dr Arthus.)

Il est bien évident que tout cela sera dévoilé peu à peu, au hasard des circonstances, des questions de l'enfant ou de ses besoins.

Toutes les brochures éditées sur ce sujet sont très poétiques. Des étamines et du pollen « voguant sur les ailes de la brise »; on passe aux œufs déposés soigneusement « dans un nid bien douillet ».

Et ça y est; l'enfant a compris.

C'est ravissant, mais inexact.

Nous allons même plus loin. Il ne faut pas trop espérer qu'en expliquant à l'enfant la naissance des animaux, il en inférera que cela se passe pareillement chez les hommes. Ces extrapolations ne sont guère dans la nature de son esprit. Il faut expliquer clairement et simplement.

Reconnaissons cependant que la vie à la campagne, par l'accoutumance aux naissances d'animaux, favorisera et l'information sur les hommes et l'entrée en matière.

Signalons encore que, lorsque l'information de l'enfant n'est due qu'à des bribes de phrases entendues et mal reliées entre elles, il peut se faire qu'il se soit créé une explication fausse mais cohérente : « Des adultes interrogés sur leur conception infantile de la naissance, établie par eux-mêmes en l'absence de toute information correcte, ont plus d'une fois révélé... qu'ils faisaient jouer au tube digestif un rôle qu'il n'a pas. » Or, cette notion est susceptible, refoulée par l'inconscient, de se manifester plus tard de façon inattendue et fâcheuse.

Voilà pour l'information proprement dite. Seuls les parents, ou un confident habituel de l'enfant (confesseur, médecin, etc.) peuvent la donner. C'est ce que nous avons affirmé dans notre chapitre III. L'étude précise des cas pratiques le montre amplement.

Mais cet enseignement doit marcher de pair avec l'éducation du caractère, que nous avons ébauchée dès le premier âge. Il faut intensifier les exercices de volonté, de maîtrise de soi. « Le dressage n'empêche pas la liberté : il n'empêche que l'anarchie et le désordre. »

Habitudes du coucher et du lever à heure fixe, régulière. « L'enfant doit se coucher tôt et se lever tôt. Déplorable est l'habitude d'exiger la sagesse au lit le matin. » (Dr Abrand.) Laver ses mains avant chaque repas, brosser ses dents, plier ses vêtements, ranger ses jouets, etc.

Avec une propreté parfaite, hydrothérapie matinale avec friction. Toilette intime expliquée clairement. Veiller déjà aux abus des sports et au développement normal de la croissance.

Présentation au médecin de loin en loin, même s'il n'y a pas de maladie. Celui-ci constituera une fiche individuelle de santé : taille, poids, tour de poitrine, indication des accrocs de santé, des précautions prises... Un centimètre, une toise, un spiromètre, suffiront. Pas besoin d'aller chez les spécialistes se fournir d'instruments de laboratoire pour exploration physio-psychologique dont on dote, à notre époque, les écoles normales d'instituteurs : électro-diapason, chronographe, chromoscope, explorateur jugulaire, cardiographe, pneumographe, dynamomètre, réflexomètre..., et autres « mètre », « graphe » ou « scope » ! ! !

Tout ceci pour l'enfant normal.

Mais, dès cet âge-là, nous pouvons avoir des perversions. Notre dessein n'est pas de les étudier. Nous avons limité ce travail. Mais cependant certaines ne peuvent être omises. Telle l'onanisme.

Anatole France raconte que, vers 8 ou 9 ans, il se sentit

inondé de volupté en dégringolant d'un arbre. C'est parfois incidemment que l'enfant découvre cette sorte de jouissance, à moins qu'un camarade ne s'en charge. D'où nécessité d'avertir l'enfant à son entrée à l'école de ne pas se prêter aux éventuels gestes inconvenants de camarades vicieux.

Mais il peut y avoir des causes organiques. Songer aux difformités ayant entraîné une intervention chirurgicale (phymosis, hydrocèle, cryptorchidie, etc.). « Il y a lieu d'abord, comme pour les tics, de rechercher très soigneusement si, à la base de cette habitude, n'existe pas une irritation banale. Fréquemment, on constatera de la balanite, une mauvaise hygiène préputiale, un frein qui gêne les mouvements du prépuce, une irritation anale, de la dermite causée par de la gale ou des érythèmes avec un point d'eczéma, etc. » (Prof. Cruchet.) Il suffira de supprimer cette irritation insignifiante pour que l'enfant n'ait plus l'idée attirée vers la région génitale. Or, tous ces incidents peuvent se développer à l'insu des parents. D'où sagesse de faire examiner l'enfant par un médecin de temps à autre.

CHAPITRE V

L'ADOLESCENT

« Il serait aussi ridicule de ne pas parler d'amour à un jeune homme que de ne pas parler de médecine à un médecin. »

(Prof. Pinard.)

Cette seconde enfance nous amène vers l'âge de 12 ans, qui, d'après toutes les constatations, toutes les statistiques, est un âge critique.

« L'adolescence qui va commencer est l'âge magnifique de l'épanouissement et de l'élan, celui où « la sève de vie s'élabore ».

Mais ce jeune être tout entier dressé vers l'avenir « est un être étrange, innocent comme un ange, fier comme un prince, courageux comme un lion, vain comme un paon, rétif comme un âne, débordant comme un poulain, irritable comme une jeune fille... » (Stanley).

Cela se traduit normalement par des inquiétudes nouvelles de l'esprit, par une sorte de fièvre psychologique; certaines images ramassées le long du chemin provoquent des réactions inaccoutumées. Au lieu de glisser à la surface, elles se colorent, cherchent à accaparer l'attention. Lectures risquées, spectacles équivoques, curiosités qu'il n'oserait pas avouer, exercent sur lui une attirance nouvelle. Pas commode de manier un tel tempérament, mais il sera sensible à une affection compréhensive, qui l'aidera sans le dominer. « Si vous voulez prendre du poisson à la ligne, choisissez comme appât une nourriture qui soit du goût des poissons. » (Baden Powell.)

Quand apparaissent les signes avant-coureurs de la puberté, disons, pour fixer les idées, les premiers poils pubiens chez le garçon, le début de la croissance mammaire chez la fille, il est temps d'informer précisément les enfants de la transformation qu'ils vont subir.

Mais avant la puberté, avant les premières manifestations physiologiques de celle-ci (érections, éjaculations, règles); c'est le professeur Mouriquand qui insiste là-dessus : « A ce stade prépubertaire de frigidité sexuelle, la révélation a chance d'être pour l'enfant un moindre événement, un moindre choc, que lorsque la poussée hormonale aura fait naître certaines impulsions sexuelles. »

« Par exemple, offerts dans un cadre « rationnel », et baignés d'intellectualité et de pensée morale, ces renseignements frapperont la raison du garçon, et, par cet appel à la raison, brideront la sensibilité. N'est-ce pas bon sens de connaître suffisamment le but d'un instrument pour n'en pas user de travers ?... Cette « prévision » d'un pouvoir magnifique, et manifesté comme tel, tend efficacement pour sa part à l' « ordre » sexuel, à cette patience fondée en raison comme en hygiène, en sagesse comme en devoir social..., que nous appelons la continence. » (R. P. Rigaux.)

La délicatesse de cette seconde étape d'information est chez la plupart des parents jugée trop périlleuse, d'où hésitations, arrêts, délais.

Peut-être est-ce là le moment de faire intervenir un autre éducateur. Plusieurs vont alors trouver le médecin. Celui-ci est parfaitement apte à informer, mais des enfants qu'il connaît déjà. Il faut qu'il sache à quel stade d'information ils en sont. Or, ce n'est pas en les interrogeant pour la première fois sur cette question qu'il obtiendra une réponse vraie. S'il n'a pas suivi l'enfant jusque-là, il parlera dans le vide, avec les risques que cela comporte et que nous avons énumérés par ailleurs.

Cette information ne devrait pas être considérée comme difficile par les parents, si l'information générale a été faite

auparavant. Les enfants savent quelle est la signification de cette transformation et comment elle est l'achemînement vers leur destin d'adultes capables d'avoir des enfants. Il n'y a guère lieu que de préciser ce qui va se produire, anatomiquement et physiologiquement. Cette transformation devient alors chose toute naturelle. « La seule condition : une grande simplicité familiale, l'habitude prise de laisser les enfants babiller à l'aise devant les parents, ne pas exclure devant eux certains sujets d'entretien. » Croyons-en le témoignage suivant du Docteur Mignon : « J'ai connu un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles absolument chastes à tous points de vue, et qui pourtant avaient été élevés dans des milieux familiaux où les parents, par principe, ne faisaient jamais devant leurs enfants le moindre mystère des choses de la génération, et parlaient par exemple tout naturellement devant eux de grossesses, d'accouchements, de naissances, etc., mais en évitant avec le plus grand soin les détails inutiles et les notions immorales. J'ai remarqué qu'en général ces enfants étaient bien moins curieux des choses sexuelles que leurs camarades systématiquement tenus à l'écart de ces connaissances et de ces faits de la vie courante : le mystère a tant d'attraits pour la jeunesse ! »

Voyons plus en détail les questions à traiter.

I. — Chez le garçon.

Il faut lui expliquer la transformation anatomique qu'il va subir et l'avertir que les raideurs de la verge qu'il a déjà remarquées étant enfant vont se produire plus fréquemment, qu'il peut se produire aussi la nuit, en dehors de sa volonté, des écoulements de liquide et que cela n'a aucune importance, que c'est parfaitement normal. (Nous avons connu un garçon qui fit un scandale dans un collège, lors de la constatation de ces premiers écoulements : il incriminait la participation manuelle de son voisin de lit durant son sommeil.)

Si le rôle du père dans la naissance des enfants a déjà été effleuré par l'idée de semence qui doit pénétrer dans le corps de la mère pour permettre le développement de l'enfant, c'est le moment de préciser que cette semence est le sperme et comment elle est apportée à l'ovule maternel. Sinon, à l'information personnelle, il faut ajouter la signification précise de cette transformation et, dès que la puberté est établie (ou même avant), faire connaître au garçon « comment ces organes, qui se développent à ce moment chez lui, lui permettront, après plusieurs années de transformation intérieure, d'avoir à son tour des enfants. Il ne faut plus alors laisser planer aucun mystère » (Dr Arthus).

Mais il ne suffit pas de lui donner la signification de cette transformation, il faut aussi lui en donner le respect. Qu'il sache que le développement de ses organes va de pair avec des intérêts nouveaux dans la vie et de nouveaux désirs. « Il doit savoir que cela va créer en lui des appels qu'il pourrait avoir le désir de dissimuler à ses parents si ceux-ci ne lui avaient fait toute confiance en l'instruisant et dont il peut par conséquent leur parler, qu'il ne doit pas se croire construit différemment des autres et qu'il ne lui arrive rien d'exceptionnel, car telles sont les idées les plus fréquentes à ce moment. » (Dr Arthus.)

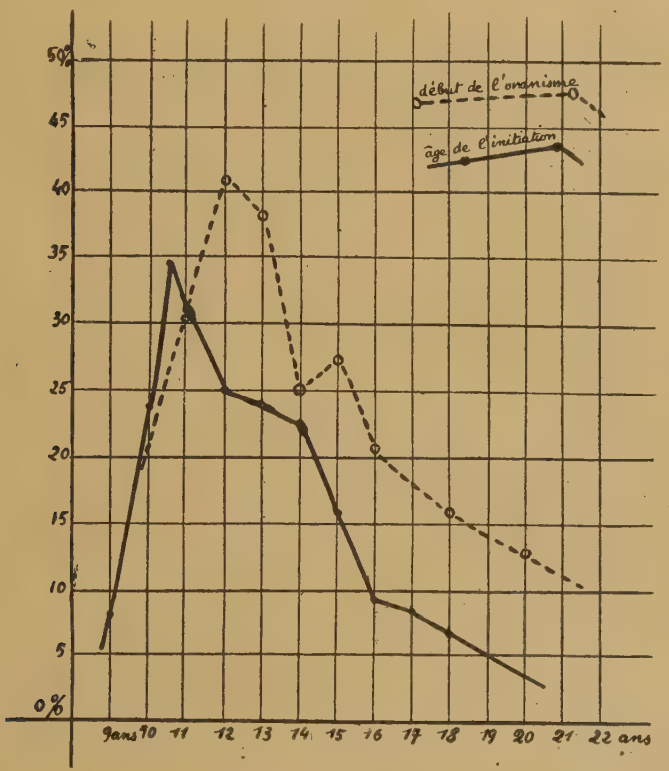
Ce n'est pas encore le moment de l'informer des dangers de maladie liés à l'activité sexuelle. Il ne faut pas lier l'idée de ce fonctionnement à celui de dangers qui font figure de punition. Il faut, au contraire, lui faire comprendre que sa maturation n'est pas complète et que, « s'il sait attendre le temps nécessaire, il peut être absolument certain qu'il sera un homme vigoureux et qui pourra être fier de son attente ».

C'est à ce moment que se développe le penchant à l'onanisme. Nous ne voulons pas envisager la pathologie sexuelle. Mais il n'est pas possible de passer l'onanisme sous silence puisqu'aussi bien certains auteurs le considèrent comme une nécessité physiologique par laquelle tout le monde devrait passer peu ou prou. Cela nous semble tout de même exagéré.

« La fréquence en est extrême chez les garçons », dit cependant le Docteur d'Espiney.

Une enquête dans une colonie de vacances populaire (1922-1925, garçons du Nord, en majorité protestants) note 109 touchés sur 183 (de 9 à 16 ans, les plus jeunes étant la majorité), soit environ 60 %. L'Abbé Viollet, s'appuyant sur l'expérience, estime que la moitié environ sont contaminés.

On comprend que devant une telle proportion, on puisse parler d'état normal...



Le Docteur d'Espinay, utilisant les nombreuses statistiques du Professeur Scremin (de Padoue) a établi un diagramme qui illustre mieux cette question que de fastidieuses colonnes de chiffres. Nous le reproduisons ici. Avec les mêmes documents, le même auteur a établi une autre courbe relative à

l'âge auquel l'initiation paraît indiquée. Nous avons rapproché les deux courbes sur le même diagramme; cela est intéressant pour nous montrer comment cette initiation doit précéder le début de la masturbation. La colonne verticale correspond au pourcentage relativement aux années déjà portées en abscisses. La courbe de l'onanisme s'élève à partir de 10 à 11 ans, monte fortement vers 12, 13, 14 ans, pour redescendre progressivement et s'atténuer presque complètement vers 18, 19 ans. Parallèlement, la courbe de l'information à faire précède la précédente de un à deux ans, avec la même forme.

La masturbation relève d'un grand nombre de causes dont nous avons déjà plus ou moins parlé. Ce sont des camarades vicieux, la précocité d'intelligence, des dispositions mentales, etc. Il en est d'autres que le médecin devra dépister. Celles dues à l'état général de santé (déséquilibre nerveux, état déficient des poumons, etc.) et les causes organiques, comme celles citées par le Professeur Cruchet, dont nous avons parlé au chapitre précédent. Le phymosis, par exemple, amène de précoces érections par l'obstacle qu'il crée à une toilette complète.

Si nous nous étendons sur cette habitude, ce n'est point pour exagérer les conséquences de celle-ci sur la santé. « Elle ne présente d'ailleurs au point de vue médical qu'un danger relatif. Il ne faut pas en faire un crime effroyable. » (Dr Grenet.)

Mais les désordres intellectuels et moraux sont plus assurés et plus graves : « Il n'est pas un maître de classe, un patron, un chef quelque peu perspicace, ni même les amis, les parents, qui ne constatent, au bout du compte, la dégringolade de ceux qui se masturbent. » (Dr Chable.)

Et puis..., une fois l'habitude prise, la volonté captive, jusqu'où l'adolescent, ce jeune homme, se laissera-t-il entraîner ?

Nous trouvons dans un ouvrage du R. P. Rigaux la courbe de la chute morale, sous la pesanteur du vice, caractérisée par quatre phrases de *la Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï :

— ignorance : « Jamais aucun de ceux dont je respectais l'opinion ne m'avait dit que ce fût mal »;

— expérience : « Depuis plus d'un an (16 ans), j'étais perverti par mes camarades... On m'avait représenté cet acte comme devant mettre un terme à mes tourments. J'avais même ouï dire que c'était bon pour la santé »;

— affolement : « Je me mettais au supplice, comme le font les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos garçons »;

— déchéance : « Il nous apprit à boire et à jouer aux cartes; puis, profitant de ce que nous avions bu, pour nous entraîner dans une maison publique. »

Comment guérir un masturbateur ?

Le médecin appelé à donner son avis devra demander s'il se trouve en présence d'une sexualité fortement développée, mais par ailleurs normale, ou s'il s'agit de l'onanisme-névrose, tournant à l'obsession, et qui n'est souvent que le prélude de troubles plus graves du psychisme.

Dans le premier cas, une simple thérapeutique calmante peut exercer une action suffisamment modératrice, qui aidera les efforts tentés par ailleurs (à moins qu'elle n'incite le sujet à se dispenser de l'effort volontaire indispensable). Si c'est la nervosité, les surmenages, l'émotivité, etc., qui sont en cause, l'hydrothérapie, les toniques, les sédatifs, seront indiqués.

A cela, joindre une cure psychologique : éviter ce qui peut maintenir l'attention fixée sur les organes génitaux, donner confiance, agir sur la raison, développer l'esprit de victoire, créer des habitudes contradictoires, etc. Et puis faire cette cure en accord avec le garçon, et non pas contre son gré. Il faut qu'il veuille se débarrasser de cette habitude.

En tout cas, ne pas essayer de lutter avec des arguments d'homme adulte, comme l'indignation morale. « Dans certains milieux peu instruits, les menaces de châtiment prennent les formes les plus directes : celle de faire supprimer par un chirurgien l'organe en cause n'est pas la moins fréquente. Menace sans valeur si le garçon n'y croit pas, menace

terriblement funeste dans le cas contraire, car elle surexcite son intérêt inconscient sur cette partie de son corps; cela peut aboutir à créer dans le subconscient un complexe de type « castratif » qui est très dangereux et très tenace, parce qu'énormément refoulé. » (Dr Arthus.)

Mais, dans le deuxième cas, ce n'est pas si simple. Un examen somatique complet est nécessaire. Il révélera parfois des tares passées inaperçues. « L'analyse du sang donnera souvent des surprises : B.-W. positif sera une fréquente réponse du laboratoire. » (Dr d'Espinay.) L'étude du fonctionnement des endocrines est aussi essentielle.

Bien étayés sur cette base solide d'un examen complet de toutes les fonctions, que l'on s'efforcera de régulariser par les mesures d'hygiène, les traitements adaptés à chaque tare découverte seront déclenchés.

Sans pour cela négliger la cure psychologique à laquelle nous avons fait allusion. « Le plus souvent, l'on constatera que les petits névropathes sont des distraits, incapables de se fixer, mais par contre absorbés par des idées fixes, des scrupules, et l'obsession sexuelle, nette ou dissimulée sous le couvert d'autres préoccupations, arrive au premier rang. En dehors des confidences du jeune patient, l'étude des rêves peut fournir des indications intéressantes à ce sujet. A partir de 9 ou 10 ans, un enfant d'intelligence moyenne peut très bien comprendre les exercices qu'on lui demande d'exécuter, exercices destinés à renforcer sa réceptivité et sa concentration. Peu à peu, l'on arrive à le ramener dans la vie réelle et à développer le sentiment du « self-control », si essentiel dans l'existence. Si l'enfant n'arrive pas à s'assimiler ces méthodes actives, l'on peut encore recourir à la suggestion passive, qui, par un autre détour, cherche aussi à créer un frein contre les impulsions nocives. » (Dr d'Espinay.)

Cette longue digression sur l'onanisme ne nous a pas éloignés de notre sujet. Nous avons vu l'énorme importance d'une volonté forte (ou fortifiée) pour les guérir. Il en va de même, c'est bien évident, pour le prévenir.

L'éducation du caractère, commencée dès le tout jeune âge, se poursuit.

Il faut avant tout une base de bonne santé physique, qui rendra plus aisé le développement de l'énergie : sports modérés sans surmenage, sommeil jalousement gardé, accoutumance au froid (air ou eau), mesures de croissance régulièrement prises.

Remarquons qu'à l'occasion de ces mesures une surveillance discrète et utile des organes génitaux peut être assurée. Ainsi, un des directeurs de l'Ecole des Roches écrit : « Assistant aux douches de nos garçons, les pesant tous les vingt jours, nous avons pu souvent, sans qu'ils s'en doutent, suivre leur évolution sexuelle et intervenir, si cela était nécessaire, sans nous tromper sur le moment et les procédés de notre intervention. »

Les garçons, à cet âge-là, aspirent à devenir des hommes. Ce sont des « grands ». On peut donc leur demander de ne pas se payer de mots ou de sentiments; mais de juger et de vouloir. Il faut qu'ils s'adaptent à la lutte pour l'existence et à la vie collective, tout en maintenant leur indépendance.

La grande tentation est le découragement. L'esprit de suite n'est pas leur fort. Il faut veiller à ce qu'ils réussissent ce qu'ils entreprennent.

Remarquons, en passant, que ce développement du corps et du caractère tel que nous venons de l'esquisser est exactement donné par le scoutisme. C'est le Professeur Foerster qui affirme : « Nul doute, le scoutisme est la plus heureuse invention dans toute la pédagogie moderne, parce qu'il est merveilleusement adapté aux besoins d'activité chez les jeunes gens ; mais il met tout cela au service de buts qui dépassent largement l'ambition sportive. »

II. — Chez la fille.

Pour celle-ci, la mère ou toute autre personne pouvant la remplacer devra lui annoncer à l'avance la transformation

anatomique dont elle va être l'objet (croissance des seins), ainsi que la première menstruation. Il ne faut pas attendre qu'elle se produise pour parler. La première menstruation a lieu, d'après les statistiques, vers 12-13 ans. Elle est précédée de sensations de gêne, de lourdeur, de malaise, et même parfois de douleurs dans les flancs et le bas-ventre. Ce sont les premiers indices.

La date d'apparition de cette croissance mammaire étant assez variable pour chaque fillette, il se produit, chez celles qui n'en sont pas encore l'objet, une sorte de jalousie de type vexatoire par rapport à celles qui l'ont déjà et qui en sont fières, puisque c'est la marque de leur développement et de leur sortie de l'enfance.

On peut dès lors lui expliquer qu'il se produira chaque mois en elle un phénomène qui lui permettra, après plusieurs années d'évolution, d'avoir à son tour des enfants. Que cette menstruation correspond à cela et est nécessaire pour le rendre possible. Que le développement de ses seins est destiné à permettre à sa glande mammaire l'allaitement de ses enfants.

Nous retrouvons ici le fameux « rôle du père », sur lequel viennent buter bien des volontés d'éducateurs.

C'est avec une grande délicatesse qu'il faut amener et expliquer l'apport des spermatozoïdes au contact de l'ovule. Avouons qu'ici le médecin, même de famille, serait bien embarrassé pour traiter ce sujet devant une grande fillette, quelque simplicité que tous deux apportent à cet entretien. Seule la mère, ou à défaut la confidente plus âgée, peut l'aborder, avec tact, quoique complètement.

Il faudra lui donner aussi dès à présent une haute idée de son rôle maternel futur et lui faire sentir que toutes les transformations qu'elle subit ont ce but : « Mais il faut aussi, dès ce moment, lui faire comprendre que ce corps nouveau qui est le sien, elle en a la garde en vue de son mariage, qu'elle doit se garder, avant d'être en âge de se marier (et il ne faut pas indiquer un âge trop tardif), de se servir des attraits

physiques qu'elle peut avoir, et qu'il ne faut pas lui dissimuler lorsqu'ils sont vrais, pour attirer à elle les hommes de tout âge; qu'elle peut être l'objet de sollicitations sexuelles de la part d'hommes ou de garçons et comment elle doit savoir les repousser; qu'elle rencontrera presque fatalement des anormaux, notamment des exhibitionnistes, que ce sont des malades, et qu'il ne faut pas s'en effrayer démesurément : on ne peut imaginer combien de troubles de psychologie sexuelle ont pris naissance dans le choc affreux que représente la vision d'un exhibitionniste chez une adolescente qui n'en a pas été avertie; si elle est prévenue, cela lui sera très désagréable, mais elle n'en subira aucun mal profond. »

Malgré que l'idée en soit couramment répandue, l'onanisme n'est pas le seul apanage des garçons : il existe aussi chez les adolescentes, ou même avant la puberté. Des statistiques russes et américaines, portant sur des centaines d'étudiantes, situent le début des habitudes solitaires avant l'apparition des premières règles, donc sans lien de nécessité physiologique avec celle-ci. Le mécanisme n'est pas différent de ce que nous en avons dit pour les garçons. Les moyens thérapeutiques non plus.

CHAPITRE VI

LE JEUNE HOMME

Les bêtes s'accouplent; l'homme seul se marie.

Une fois la puberté acquise, les jeunes gens ne sont pas arrivés à la parfaite évolution nécessaire pour permettre à l'adolescent et à l'adolescente de devenir un homme et une femme capable d'avoir des enfants vigoureux. La loi fixe en France la nubilité à 18 ans. C'est dire qu'à partir de cet âge-là le législateur admet qu'on peut procréer sainement. Mais tous les physiologistes sont d'accord pour dire que ce n'est pas avant 21 ans que la maturité sexuelle est acquise. Bien plus, le plein épanouissement sexuel serait vers 30 ans.

Petit à petit, et suivant l'évolution progressive de l'intelligence et du caractère de l'adolescent, il faut assurer sa formation sexuelle complète, de telle sorte qu'à la fin de cette période (mettons la vingtième année, le départ au service militaire en tout cas), il n'y ait plus aucun mystère. Tout peut être révélé aux jeunes, sans restrictions, et c'est une nécessité dans l'un et l'autre sexe, en raison des conditions de vie actuelle.

L'anatomie et la physiologie des organes génitaux seront connues. La pathologie aussi. C'est le moment de l'instruire des maladies vénériennes. Pour certains, toute l'éducation sexuelle est dans cette information. Ce qui précède a suffisamment démontré que telle n'est point notre opinion. Au contraire, nous considérons ce chapitre comme le moins important. Le but de cette étude est d'insister sur le rôle prépondérant de l'éducation sexuelle lors de l'enfance et au moment de la puberté. Ces questions de maladies véné-

riennes et de préparation au mariage débordent un peu l'esprit volontairement limité de ce travail. Apprendre à aimer ne signifie pas exclusivement apprendre à éviter les maladies ou à les soigner : « Même si aucune maladie n'était à craindre, la question de la débauche resterait exactement la même ; elle est mauvaise parce qu'elle avilit l'amour. » (Dr Carnot.)

C'est souvent le médecin qui aura à faire cette initiation scientifique. C'est son rôle. Il révélera toutes les conséquences désastreuses de ces maladies pour eux et leurs descendants, même de la simple blennorragie. « On sait comment débutent les maladies vénériennes, on ignore comment elles finissent et quand elles finissent. » (Dr Escande.) C'est aussi son rôle « de donner à ceux qui ne veulent pas se défendre contre la tentation quelques conseils pour se défendre de ses dangers » (Prof. Millan).

Tout ceci est suffisamment connu pour que nous n'insistions pas.

Il convient que cela soit fait dans le style « éducatif » que nous envisageons depuis le début de cette étude, sinon les enfants se procureront une documentation très fausse comme esprit et comme atmosphère (par des conversations ou des lectures), à moins qu'ils ne se confinent volontairement dans une méconnaissance des réalités de la vie qui leur sera préjudiciable, à eux et à leur entourage.

Cette information précise de la vie dans les belles et les vilaines choses est nécessaire ; elle n'abîme rien si elle est faite par des personnes dignes de le faire.

Au bout de cette période, il nous semble que les enfants devraient pouvoir tout lire et tout voir sans éprouver aucune gêne à le dire à leurs parents et à en discuter avec eux. S'ils sentent le besoin de se cacher, c'est que leur évolution est imparfaite et qu'on doit y travailler.

Il y a un caractère psycho-physiologique de cette période que nous voudrions souligner. L'enfant ne sort que progressivement, à la puberté, d'une phase intersexuelle, pour

s'orienter vers une sexualité nettement polarisée. Ce qui est vrai sur le plan corporel l'est aussi sur le plan psychologique, peut-être encore plus qu'ailleurs. L'un étant la conséquence de l'autre.

Au début, le garçon ne présentera qu'un médiocre intérêt pour le sexe opposé. Il a souvent un profond mépris pour les « filles » et met au premier plan les démonstrations de sa force. Sans douceur et sans tendresse, il se montre assez brutal. Tant physiquement que sentimentalement. Du reste, les garçons trop tendres à ce moment-là sont plutôt ceux dont l'évolution n'est pas parfaitement normale et qui passent par une phase féminoïde peu désirable.

Il faut lui montrer comment la grâce et la douceur féminines compléteront sa force et sa puissance. Phase difficile à coup sûr. Le garçon est alors très égocentriste. Il ne s'intéresse que pas ou fort peu au sexe féminin. Son propre corps prend une importance excessive, et si des pulsions instinctives le tourmentent, il tendra très facilement à en chercher des satisfactions solitaires ou dans une amitié de garçon déplacée. C'est « l'âge ingrat ».

La fille subit aussi une phase où elle a l'allure du « poulain échappé ». Son évolution est calquée sur celle du garçon, mais à l'inverse. Elle sentira souvent le besoin d'exercices violents. Ce n'est que petit à petit qu'on lui donnera de l'intérêt pour sa vie féminine ultérieure. En général, bien vite le désir de « plaire aux garçons » la féminisera.

A ce moment-là, il y a souvent une sourde hostilité entre enfants et parents. En voici une cause ayant trait à la sexualité (parmi les nombreuses autres qui n'ont rien à y voir). Les jeunes gens peuvent garder rancune à leurs parents de les avoir tenus dans l'ignorance des choses sexuelles. De plus, réalisant brutalement que ces rapports sexuels qu'on leur a cachés et auxquels il faut donc attribuer une teinte inavouable, ses parents les ont connus entre eux : cette image peut leur être douloureuse; c'est une déchéance des parents.

Si les parents ont su, au contraire, faire en temps utile

l'éducation de leurs enfants, ils leur auront fait sentir que les rapports sexuels, qui peuvent être la chose la plus laide, peuvent aussi être la plus belle des unions lorsqu'elle est doublée d'un amour profond. Ils éviteront ainsi une grave crise. Et ils n'auront rien laissé ignorer des exigences corporelles du mariage (surtout pour les jeunes filles) et des disciplines matrimoniales.

Nous assistons à la maturation définitive de l'enfant que nous avons pris au berceau et que nous avons conduit jusqu'au seuil du mariage. Nous en sommes « au cran » final donné au tempérament. « Le caractère est constitué essentiellement par les principes directeurs acceptés et assimilés, mais il exige un entraînement de la volonté à ce qui est « plus difficile ». La maîtrise de soi est un des grands charmes de la jeunesse. Sang-froid et maîtrise sur le plan de l'action; équilibre et chasteté sur le plan du sentiment.

Car c'est bien de chasteté qu'il s'agit, c'est ce que nous voulons affirmer au terme de ce travail. Cette affirmation n'a à l'heure actuelle rien de révolutionnaire. La théorie du « besoin sexuel » connexe au désir sexuel, du fonctionnement nécessaire et libre de ces organes comme des autres, on peut avancer qu'elle a désormais fait son temps.

Cette continence ne saurait créer l'obsession sexuelle, puisque, précisément, le désir est parfaitement reconnu, mais arrêté consciemment dans son exécution. L'obsession ne saurait exister que si le désir était refoulé et nié. Croyons-en le Professeur Fiessinger : « Pour les jeunes gens, la chasteté, si elle apparaît difficile, ne versera pas à coup sûr dans les périls d'une complication morbide quelconque. »

Il est surabondamment prouvé que la continence n'est pas nuisible à la santé.

Bien plus, comme l'a proclamé l'Académie de Médecine, elle est « recommandable et salutaire ».

CONCLUSIONS

I. — L'éducation sexuelle est celle qui, scientifiquement, moralement, socialement (et religieusement), prépare et aide l'adolescent à vivre pleinement et sainement sa vie sexuelle normale, qui est la vie familiale.

II. — Les quelques dangers que peut présenter l'éducation sexuelle sont bien minimes en comparaison de ceux présentés par l'abstention. Donc il est souhaitable que, pour chaque enfant, un éducateur averti fasse cette information.

III. — L'éducation sexuelle ne doit pas être donnée en bloc. Elle commence dès le berceau pour aboutir au mariage, échelonnée sur cette période suivant la réceptivité successive de l'enfant.

IV. — L'éducation sexuelle est d'ordre strictement individuel. Tout enseignement collectif est à proscrire absolument, parce que, inadapté à chaque cas particulier, il risque de troubler plus de consciences qu'il n'en apaiserait.

V. — Les parents ont le devoir de procéder à l'éducation sexuelle de leurs enfants. Pour ce faire, il importe qu'ils soient parfaitement au courant de celle-ci. Mais, à leur défaut, un autre éducateur (maître, confesseur, médecin, grand ami...) peut assurer cette éducation.

VI. — L'éducation sexuelle comprendra essentiellement :

a) Durant l'enfance (jusqu'à 11 ans) : dressage de la volonté et information prudente sur la naissance des enfants (rôle de la mère) et la différence des sexes.

b) Au début de l'adolescence (11-15 ans) : mystère de la génération (rôle du père) et transformations que va entraîner la puberté, avant l'apparition de celle-ci.

c) Pour le jeune homme et la jeune fille : complète instruction anatomique et physiologique, maladies vénériennes, préparation au mariage.

VII. — L'éducation sexuelle prépare à une vie sexuelle normale, qui est : la continence jusqu'au mariage et des rapports non frelatés entre époux.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompée les mœurs ni à favoriser le crime

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes, et si le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen*,
DUPÉRIÉ.

Le Président,
JOULIA.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 17 octobre 1945.

Le Recteur de l'Académie,
A. MARCHAUD.

BIBLIOGRAPHIE

Abrand (Dr H.). — Education de la pureté. A. M. C., 1922.

Arthus (Dr A.). — Comprendre pour mieux agir. Ed. Susse, 1943.

Association du mariage chrétien. — L'église et l'éducation sexuelle, 1929.

— Les initiations nécessaires.

Baden-Powell (Lord). — Le guide du chef éclaireur. Delachaux et Niestlé.

Barclay (Miss Vera). — Les belles découvertes de Pierre et Véronique.

Biot (Dr R.). — Le corps et l'âme. Plon, « Présences », 1941.

— Au service de la personne humaine. Ed. Vulliez, à Joigny, 1934.

Bouchet (H.). — Psychologie du scoutisme. Spès, 1940.

Carnot (Dr J.). — Au service de l'amour. Ed. Beaulieu.

Carrel (Dr A.). — L'homme, cet inconnu. Plon, 1941.

Carton (Dr P.). — La chasteté.

Charmot (R. P.) (S. J.). — L'amour humain. Spès, 1938.

Chic (Dr M.). — Education sexuelle. Hachette.

Cruchet (Prof.). — Les mauvaises habitudes chez les enfants. 1928.

Delore (Dr P.). — Introduction à la médecine de l'homme en santé et de l'homme malade. Masson, 1944.

Dubreuil (Prof. G.). — Embryologie humaine. Vigot, 1941.

Duportal (M.). — L'art de donner des défauts aux enfants. Viste, 1936.

Encyclique casti connubii de Sa Sainteté Pie XI du 31 décembre 1929.

Espiney (Dr d'). — Aspect médical du problème de l'éducation sexuelle, dans *Médecine et Education*. Ed. Lavandier, Lyon.

Escande (Dr F.). — Le problème de la chasteté masculine au point de vue scientifique. Baillière.

Fœrster (Prof. F. W.). — Morale sexuelle et pédagogie sexuelle.

Freud. — Introduction à la psychanalyse.

Gillet (R. P.) (O. P.). — Innocence et ignorance.

Jacquemet (Abbé). — Education de la pureté. Bloud et Gay.

Jullien (Dr). — Education sexuelle et enseignement antivénérien. *L'avenir médical.*

Lafitte (R.). — Formation de la maîtrise de soi chez l'enfant.

Leroy-Allais (Mme). — Comment j'ai instruit mes filles. Maloine.

Leuret (Dr F.). — Rapport au Congrès de la natalité d'Agen.

Levallet-Montal (Mme). — Pour les vingt ans de Colette. Desclée de Brouwer.

Lucien (Prof. M.), Parisot (Prof. J.) et Richard (Dr G.). — Traité d'endocrinologie. Doin et Cie, 1934.

Luys (Dr G.). — L'onanisme, danger viril. *La Clinique*, juin 1938.

Mauriac (F.). — Le mal. Grasset.

Mendousse. — L'âme de l'adolescent. Alcan.

Molinery (Dr R.). — Vers l'éducation sexuelle. *Médecine internationale illustrée*, 1929.

Monchanin (Abbé). — Biologie et morale sexuelles. Ed. Laboratoires Lumière.

Montreuil-Strauss (Mme le Dr). — Les préjugés auxquels se heurte la lutte antivénérienne. *Paris médical*, 2 mars 1929.

Mouriquand (Prof.). — Médecine et adolescence. Lavandier, 1936.

Pasteau (Dr O.). — Ce que la famille peut attendre du médecin. Rapport au VIe Congrès national de la natalité.

— Comment faire l'initiation sexuelle des enfants. *Bull. de la Soc. méd. de Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien*, sept.-oct. 1929.

Peyrade (J.). — La route, école de vie. *Cité nouvelle*, 10-25 août 1941.

Rank (Otto). — Le traumatisme de naissance.

Rigaux (R. P.) (S. J.). — La formation à la pureté. Spes, 1938.

Rimaud (R. P.) (S. J.). — Direction des adolescents. *Le Chef*, des Scouts de France, plusieurs numéros de 1933 et 1934.

Rivoire (Dr R.). — Les acquisitions nouvelles de l'endocrinologie. Masson, 1942.

Robinot-Marcy (R. P.). — Le cinéma démoralisateur. Dossier de l'*Action populaire*, 1935.

Scremin (Prof. L.). — L'educazione della castita.

Siredey (Prof.). — Préface à l' « Education sexuelle » du Dr Molinery. Ed. Baillière.

Spillmann (Prof. L.). — Contre l'ignorance. *La santé de l'homme*, décembre 1943.

Stephani-Charbuliez (Mme le Dr). — Le sexe a ses raisons. 1934.

Thibon (G.). — Destin de l'homme. Desclée de Brouwer, 1941.

Vérine. — Le sens de l'amour. Ed. Bossard, 1927.

Viollet (Abbé). — L'éducation en vue du mariage. Rapport au Congrès de l'Association internationale de protection de l'enfance, 1924.

— Education de la pureté et du sentiment. A. M. C.

TABLE DES MATIERES

Pages

INTRODUCTION 11

CHAPITRE I. — **Constatations physio-psychologiques** 15

CHAPITRE II. — **Définition** 23

CHAPITRE III. — **Modalités de l'information** 34

CHAPITRE IV. — **L'enfant** 48

CHAPITRE V. — **L'adolescent** 57

CHAPITRE VI. — **Le jeune homme** 68

Conclusions 73

Bibliographie 75

Dépôt légal effectué en 1945 (4e trimestre).

23645. — Imprimeries Delmas, Bordeaux (31.0192). — 1945.